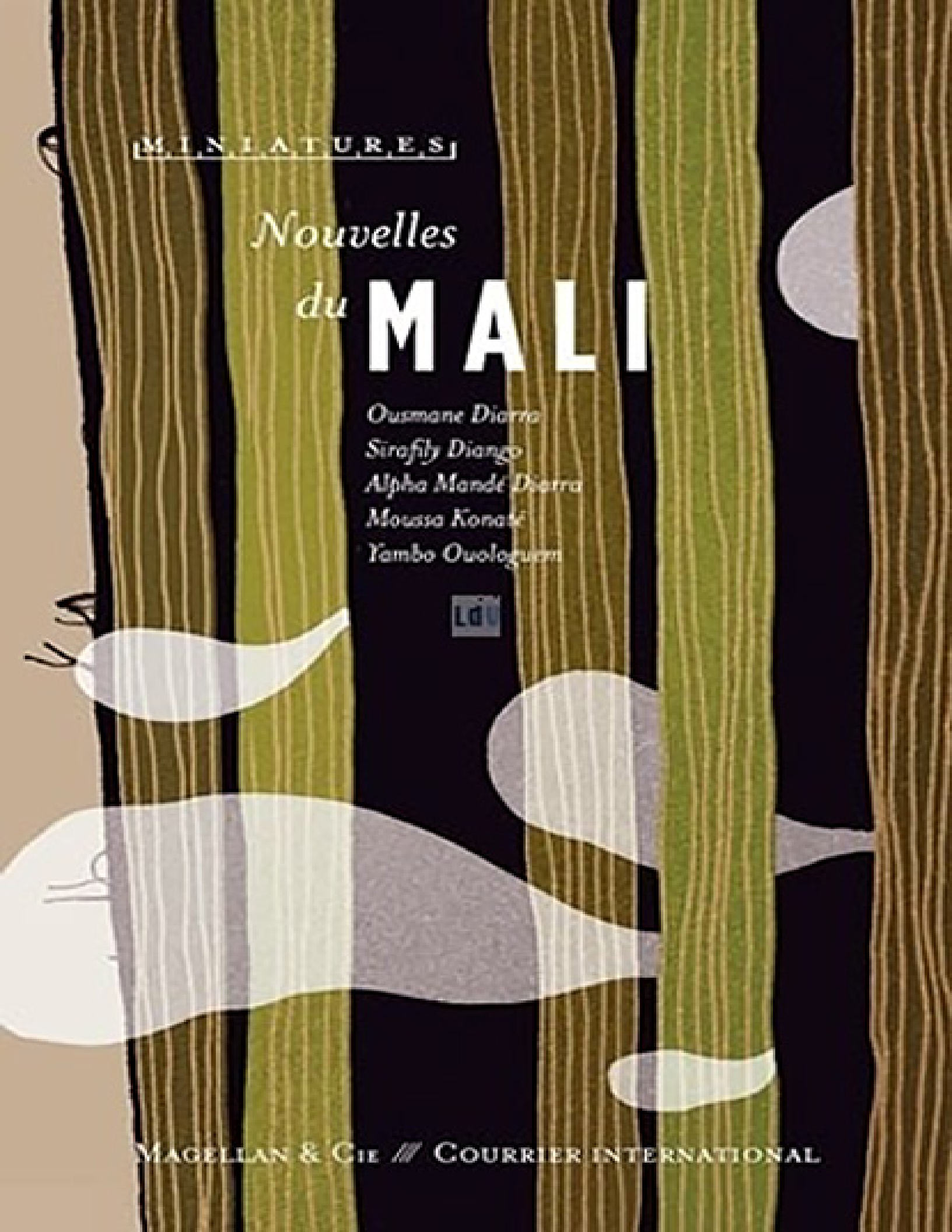

MINIATURES
Nouvelles du MALI
Ousmane Diarra
Sirafily Diango
Alpha Mandé Diarra
Mousa Konaté
Yambo Ouologuem
LdM
MAGELLAN & CIE /// COURRIER INTERNATIONAL

Collection
MINIATURES

NOUVELLES DU MALI

MAGELLAN & Cie

Avant-propos

Enclavé à l'intérieur de l'Afrique occidentale entre le tropique du Cancer et l'Équateur, le Mali est traversé par deux grands fleuves – le fleuve Sénégal et le fleuve Niger – qui fondent son étrange géographie d'eau et de terre sèche. État sahélien de par sa partie septentrionale, il est à cette frontière historique entre l'Afrique dite « blanche » et l'Afrique dite « noire », celle des antiques routes des caravanes du commerce transsaharien.

Cinq empires ou royaumes importants se succédèrent au Mali du Ve au XIXe siècle – l'empire du Ghana, l'empire du Mali, l'empire songhaï, le royaume bambara de Ségou et l'empire peuhl du Macina – qui firent de ce pays l'un des berceaux de la civilisation africaine. Jusqu'à l'invasion par la France en 1880, date à laquelle le Mali devint une colonie sous le nom de « Soudan français », avant d'être intégrée à l'A.O.F. (L'Afrique occidentale française fédérait huit territoires français en Afrique : la Mauritanie, le Sénégal, le Soudan français – devenu Mali –, la Guinée, la Côte d'Ivoire, le Niger, la Haute-Volta – devenue Burkina Faso – et le Dahomey – devenu Bénin-). Après la Seconde Guerre mondiale, les revendications en faveur de l'indépendance prirent de l'ampleur et la Fédération du Mali proclama son indépendance le 20 juin 1960.

La richesse et la diversité de la culture malienne, que le croisement entre l'islam et les croyances traditionnelles nourrit, en font un haut lieu de la pensée et de la littérature africaines. En raison de la colonisation, le français

y est la langue officielle, mais le bambara y est bien plus utilisé par tous les groupes (environ 80 % de la population le parle), et, dans une moindre mesure, quelques autres langues africaines (peuhl, sénoufo, soninké, tamasheq, songhaï, dogon, khassonké, *etc.)*.

Le début réel de la littérature écrite de langue française voit le jour quand Ibrahima Mamadou Ouane publie l'étude *Les Dogons du Soudan*. Ensuite, Fily Dabo Sissoko, Seydou Badian, Amadou Hampâté Bâ et Yambo Ouloguem enrichirent durablement ce paysage littéraire.

Ce « Miniatures Mali » réunit quelques écrivains emblématiques de la scène littéraire malienne contemporaine qui a pour cadre Bamako – Ousmane Diarra, Moussa Konaté, Alpha Mandy Diarra, Sirafily Diango – et qui, à l'image de toute la littérature africaine, est une littérature en mouvement, une littérature qui se nourrit à la fois des traditions et de la confrontation avec le monde moderne.

La publication d'un extrait des *Mille et Une Bibles du sexe* de Yambo Ouologuem, *La Peau sur l'œil*, est un hommage à celui auquel il faudra un jour rendre justice.

Pierre ASTIER

Ousmane Diarra est né en 1960 à Bassala, au Mali. De son village de Bassala dans les brousses maliennes, il dévorait les caisses d'ouvrages livrés par la Croix-Rouge. Diplômé de l'École normale supérieure de Bamako (Maîtrise de lettres modernes), il a enseigné le français pendant deux ans. Il est actuellement bibliothécaire au Centre culturel de Bamako. Nouvelliste, poète et romancier, Ousmane Diarra est également auteur de livres pour la jeunesse et conteur. À ce titre il a participé à de nombreuses animations autour du conte au Mali et en France. Aujourd'hui, après avoir publié plusieurs nouvelles, il s'est enfin senti légitimé dans son amour de la littérature avec son premier roman très remarqué, *Vieux Lézard*. Avec *Pagne de femme*, il signe un roman beaucoup plus ample et ambitieux, au souffle puissant et gambadant, historique dans tous les sens du terme.

Repères bibliographiques

– *Pagne de femme*, Gallimard, 2007
– *Vieux Lézard*, Gallimard, 2006
– *La Côte d'Adam, in Nouvelles voix d'Afrique,* Hoebecke, 2002
– *Balbutiements et chants aux vents*, Le manuscrit, 2002
– *Les Ombres de la nuit*, Le manuscrit, 2002, nouvelles
– *Tous les moutons du monde*, Jamana, 1992

Contes pour enfants :

– *Néné et la Chenille*, Le Figuier/Édicef, 1999
– *La Longue Marche des animaux assoiffés*, Le Figuier, 1997

TOUS LES MOUTONS DU MONDE

C’était un matin de tabaski. Le soleil, déjà haut à l’horizon, continuait sa course folle à travers un ciel pur comme du cristal. Il progressait à pas de géant comme si, jaloux de cette journée toute belle, il voulait y mettre fin le plus tôt possible.

Les fidèles, revenant des mosquées, affluaient de partout, vêtus de leurs habits de fête et tenant à la main leur peau de prière. C’étaient des femmes et des hommes de tous âges, des enfants, qui marchaient par petits groupes, à pas pressés. Certains, encore imprégnés de l’atmosphère de prière et de recueillement, l’air solennel et à pieds, continuaient de psalmodier des versets tout en égrenant leur long chapelet. D’autres, par contre, les jeunes et les enfants, arrivaient à peine à contenir leur gaieté.

Dans l’enceinte des mosquées, les imams avaient fini d’immoler leurs moutons ; les autres, pour que leurs sacrifices soient validés, devraient en faire autant, dans les meilleurs délais. Et puis, après avoir égorgé les moutons, on devait les dépecer, et ensuite les découper en morceaux pour la cuisine. Il y avait, par-dessus tout, la perspective de déguster, affalé dans un fauteuil, à l’ombre de manguiers ou de médinas, les gigots dorés de mouton tout en savourant un thé à la menthe.

Les ménagères, elles, se hâtaient dans les cuisines. Portant une cuvette ou une bassine d’eau sur leur tête joliment tressée, elles défilaient entre la fontaine et les cuisines, ou encore se démenaient bruyamment parmi leurs

ustensiles pendant que les grandes marmites attendaient l'huile et les morceaux de moutons, impatiemment.

On criait. On s'interpellait. On riait aux éclats.

Ceux des moutons qui n'avaient pas encore subi l'épreuve du couteau lançaient des bêlements pathétiques, se répondant de maison en maison, comme s'ils appelaient Dieu à leur secours.

Ce fut donc au milieu de cette atmosphère embaumée de fête que l'on vit, comme une avalanche déferlant de la colline qui surplombait le quartier à l'ouest, un grand troupeau de moutons. C'étaient de grands moutons qui défiaient toute concurrence, de gigantesques béliers dont les cornes non moins gigantesques faisaient penser à une invasion de buffles.

Ces grandes bêtes étaient conduites par deux hommes à l'allure singulière, deux hommes dont la dissemblance aussi bien physique que vestimentaire était si frappante qu'elle ne pouvait passer inaperçue malgré l'atmosphère de fête.

Le premier, qu'on voyait courir et gesticuler après les animaux, proférant force jurons dans sa langue, était quelque peu gringalet, habillé en tissu léger : pantalon flottant, ample boubou que le vent gonflait comme une voile. L'ensemble était d'une saleté répugnante. Cet homme, qui était chaussé de souliers en plastique aux talons éculés, pouvait aisément passer pour un quelconque marchand de bestiaux.

Le second, par contre, était un véritable colosse, un orang-outang d'environ un mètre quatre-vingt-dix. D'une noirceur d'ébène, il était sanglé dans un complet traditionnel impeccable : pantalon bouffant, chemise et grand boubou, cousu dans un tissu recherché et richement brodé.

Coiffé d'un bonnet blanc enrichi de fils d'or et chaussé d'une paire de babouches blanches, l'homme tenait, ramassés derrière, d'une main, les pans de son boubou d'une blancheur éclatante, tandis que l'autre main se balançait d'avant en arrière, comme pour battre la mesure de sa démarche souple et majestueuse.

À la vue des grandes bêtes, on pensa qu'il s'agissait de moutons qui auraient raté la foire. Le malheureux propriétaire du troupeau et le berger les conduisaient au marché pour les liquider à quelques bouchers avisés qui, par la suite, en tireraient de substantiels bénéfices.

Mais lorsqu'on vit les moutons s'engouffrer dans le quartier au lieu de bifurquer vers le marché et qu'on eut constaté que le géant n'était autre que Moussa, un habitant du quartier, un voisin, l'étonnement fut à son comble.

Quoi donc ! Moussa le taciturne, l'iconoclaste, le renégat devenu marchand d'animaux du jour au lendemain ? Quoi encore ? Habillé comme un grand bourgeois bien de chez nous ? Comme tout bon bourgeois qui se respecte ? Décidément, cette révolution aurait mis le monde à l'envers !

Moussa était connu dans le quartier comme un homme renfermé. Et comme tout homme renfermé, il sentait forcément mauvais. Aux yeux de la plupart des habitants du quartier, c'était un homme quelque peu étrange, menaçant pour chacun et pour tous parce qu'on ne savait rien sur lui, ou presque rien. On savait seulement, et encore par ouï-dire, qu'il était fonctionnaire et qu'il travaillait quelque part dans la haute administration. Il était marié et père de trois enfants. (Sa femme, quand il était absent de la maison, se rendait chez les voisins. Il lui échappait quelques bribes de renseignements sur son mari…) Il habitait avec sa petite famille dans une villa qui, aux dires de ceux qui prétendaient en savoir plus sur l'homme, lui appartenait en propre. Il possédait une belle voiture. Sa femme était belle et généreuse. Généreuse, oui, tout le quartier pouvait en témoigner. Et d'ailleurs, sans cette dernière, il y a longtemps qu'on lui aurait réglé son compte. On l'aurait accusé de quelques trafics sombres, de stupéfiants par exemple, ou d'organes humains. Et hop ! un de ces matins, voici que les gamins encerclent sa maison. On le somme de sortir. Et aussitôt qu'il sort sa tête, pan ! et pan encore. Il se roule dans son sang répandu comme une mare. On l'asperge d'essence. Et puis pan ! le feu. Nous voici assistant au plus bel autodafé !

Le molosse, faut dire que sa femme lui rendait bien service…

Là, s'arrêtaient toutes données fiables sur la personnalité du bonhomme. Tout le reste n'était que ragots.

Donc, au tout début, on le prenait pour l'homme le plus méchant du monde. Moussa était un misanthrope tout simplement. Depuis qu'il habitait le quartier, personne ne lui connaissait un ami ni une quelconque relation. Un homme sans autre parent que sa femme et ses enfants est-il vraiment un homme ?

Le matin, on le voyait sortir au volant de sa voiture pour se rendre au travail. Le soir, il revenait de la même manière, pour aussitôt s'engouffrer dans sa maison d'où il ne ressortait que le lendemain pour se rendre de nouveau au bureau. À peine adressait-il quelques salutations timides aux voisins.

Cependant, au fil du temps, on avait fini par se convaincre que l'homme n'était pas aussi méchant qu'on le pensait. Grâce à sa femme d'abord, laquelle se rendait à toutes les cérémonies, donnait à gauche et à droite, tant aux griots qu'aux pauvres. Par la suite, quelques nécessiteux, qui avaient bravé la réserve de Moussa, étaient allés lui expliquer leurs difficultés financières et ressortirent de chez lui avec un sourire de satisfaction aux lèvres.

Malgré sa discrétion et sa réserve, Moussa était d'une générosité providentielle, à l'image de son épouse. Il n'hésitait donc pas à desserrer la bourse pour secourir quiconque lui demandait de l'aide.

Un jour, des enfants qui jouaient au football dans la rue avaient cassé le pare-brise de sa voiture. Tout le monde s'attendait à ce que les parents des gamins, dès le lendemain, reçussent des convocations à la police. Mais quelle ne fut la surprise de tous lorsque, en lieu et place de convocations, les enfants reçurent de Moussa ballons et autres équipements sportifs !

Il restait cependant que Moussa était un irréductible iconoclaste, résolument renégat, et un authentique infidèle qui semblait nourrir un mépris souverain pour toute pratique religieuse. Serait-il secrètement un Nazaréen ? Ou un adepte attardé des religions traditionnelles ? Il paraît que dans son village, comme dans beaucoup d'autres d'ailleurs, hélas, on en était encore à adorer les arbres et les pierres. Quelle ignorance criminelle ! Maudits soient le paganisme et tous les païens !

Moussa ne se présentait jamais aux mariages ni aux baptêmes. Il ne participait à aucune cérémonie, religieuse ou même sociale. On ne l'avait jamais vu une seule fois à la mosquée, même lors des grandes prières collectives comme celles du ramadan ou de la tabaski. Priait-il d'ailleurs ? Sa femme répondait toujours oui. La pauvre ! Elle aimait son mari et le défendait. C'était son droit. Seulement, personne ne pouvait la croire quand elle racontait que son mari était un bon musulman, qu'il passait ses nuits à prier et qu'il faisait le ramadan. Mieux, qu'« il jeûnait tous les lundis et tous les jeudis de l'an, comme un saint » ! Ça, c'était vraiment de la légende. Personne n'était dupe.

Moussa ne portait jamais de boubou ni de pantalon bouffant, comme tous ceux qui se respectent chez nous. Il était toujours habillé à l'européenne : pantalon et chemise kaki, costume sombre et cravate, souliers en cuir…

Ce matin-là donc, la vue de Moussa dans cet accoutrement insolite, conduisant ce troupeau de grands béliers dans sa maison, relança les mille et une questions qu'on ne cessait de se poser sur lui. Mille et une autres légendes naquirent parmi les petits groupes de curieux qui se formaient par-ci par-là devant son domicile.

Il avait détourné des deniers publics, et pour conjurer les malheurs qui ne manqueraient pas de s'abattre sur lui, il allait sacrifier tous ces moutons !…

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda un jeune homme à son voisin qui venait de laisser entendre que Moussa n'était qu'un cadre corrompu jusque dans l'âme, un scélérat, un vulgaire voleur des maigres biens de l'État et du peuple. « Le sacrifice de tous les moutons du monde ne le sauvera pas des châtiments du peuple ».

— Moussa, reprit le premier, est un cadre honnête et compétent. C'est pour cette raison d'ailleurs qu'il s'est toujours tenu en marge de la société.

— Alors, répliqua le deuxième, comment vas-tu expliquer ce sacrifice inattendu ?

— Mais, enfin ! qui te dit qu'il s'agit de sacrifice ?

— C'est quoi alors ?

— Je ne sais pas, coupa sèchement le premier en s'éloignant.

Moussa, aidé du berger, avait fini de regrouper les moutons devant sa maison. Il ordonna à ce dernier de les coucher en position d'immolation, face à l'est. Il dut répéter plusieurs fois cet ordre au berger de plus en plus interloqué. Puis, indifférent à la foule de plus en plus dense, il entra dans sa maison.

Il traversa la cour d'un trait, ignorant Aminata, sa femme, assise recroquevillée dans un coin de la véranda. Leurs trois enfants, deux fillettes et un jeune garçon, jouaient à cache-cache au milieu des piles de vêtements et des balles de tissus. Les deux servantes, debout et frileuses, pleuraient comme des orphelines.

Moussa alla au magasin qu'il ouvrit violemment. Il en sortit quelques minutes plus tard, muni de plusieurs coutelas attachés en fagot. À sa vue, Aminata se leva pour aller à sa rencontre. Elle voulait lui dire d'arrêter ce jeu qui commençait à dépasser les bornes. Non, elle ne voulait pas en arriver là. Ce qu'elle avait voulu, c'était que son mari, son tendre Moussa, change de comportement social, de comportement vis-à-vis des us et coutumes de son milieu. Elle avait voulu ainsi le contraindre à s'adapter un

peu aux réalités du milieu afin qu'elle pût vivre en harmonie avec ses semblables.

Mais lorsque ses yeux rencontrèrent ceux de son mari, elle fut frappée d'une telle stupeur que ses lèvres tremblotantes restèrent comme cousues. Elle ne put qu'émettre un cri avant de s'effondrer, un petit cri aigu, strident et pathétique, semblable à celui d'une proie surprise dans son sommeil. Un cri que la foule massée devant la maison perçut lugubre et désespéré.

C'est vrai qu'à l'instigation de ses tantes, de ses sœurs et de ses amies, elle s'était laissée entraîner trop loin dans le bras de fer qu'elle avait engagé avec son mari depuis une semaine. Elle avait exigé de lui qu'il achetât un mouton pour la fête, sachant bien que Moussa avait toujours été comme allergique à cette pratique qu'il qualifiait de conformisme sclérosant, voire de rite barbare. Imaginez un peu !

En sept ans de mariage, il n'avait jamais sacrifié un seul mouton pendant la fête. Il s'y était toujours refusé avec cette sorte d'entêtement démentiel, arguant toujours que le plus important était de subvenir aux besoins essentiels de la famille. Ce dont il s'acquittait bien.

Et cette fois, elle, elle avait voulu le faire plier, par tous les moyens. Les commérages de ses copines et les quolibets des voisins étaient devenus insupportables. À la veille de chaque fête et durant toute la semaine qui suivait, les enfants ne pouvaient pas sortir de la maison. Leurs petits camarades se moquaient d'eux : « Hoo ! Hii ! Votre papa a peur des moutons !… » Et ils revenaient en pleurant.

Elle avait donc savamment monté les enfants contre lui. Depuis une semaine, ceux-ci ne cessaient de harceler leur père, lui demandant nuit et jour d'acheter un mouton pour la fête. « Tous nos voisins en ont, Papa. Pourquoi pas nous ? » Naturellement, les enfants ne pouvaient lui rapporter ce que leurs petits camarades leurs lançaient à la figure dans la rue.

Convaincus qu'il n'allait rien faire, les enfants avaient décidé de le bouder carrément. Ils ne couraient plus à sa rencontre lorsqu'il revenait du travail, ne le taquinaient plus lorsque, harassé de fatigue, il venait s'affaler dans le fauteuil du salon pour lire ses journaux.

Le père avait tout fait pour les ramener à lui, en vain. Il avait acheté à chacun un vélo neuf, des ballons et bien d'autres jouets. Les enfants continuaient d'exiger leur mouton. Oui, un mouton, rien qu'un mouton pour la fête. Ils avaient continué à le bouder avec plus de dédain.

Aminata elle-même, jadis si douce ! Elle avait sorti ses dernières cartouches, mis en batterie l'artillerie lourde. Elle avait commencé par sevrer son mari du sourire et des mots tendres avec lesquels elle l'accueillait au retour du bureau. Moussa lui en avait demandé les raisons. Elle avait réclamé un mouton. Moussa avait soupiré. Elle avait imposé une séparation de corps de fait. La nuit, elle lui tournait le dos et pleurait. Moussa lui en avait demandé les raisons. Elle avait réclamé un mouton. Moussa s'était contenté de soupirer. Et comme celui-ci ne cédait toujours pas, elle avait décidé de franchir le Rubicon !

Sachant que Moussa était jaloux comme un renard, elle avait osé inviter à dîner un des ses anciens soupirants, celui-là même qui avait failli rompre ses fiançailles avec Moussa. Profitant donc des liens de cousinage qui la liaient à ce dernier, elle l'avait crânement invité chez elle et, en plein dîner, lui avait demandé de lui offrir un mouton pour la prochaine fête. « Car, avait-elle ajouté, nous, on n'a pas l'habitude d'en manger ici. » Le cousin, bien que gêné, avait promis le mouton et s'était exécuté dès le lendemain en faisant apporter un grand bélier.

Tout cela, toutes ces pressions avaient-elles fini par faire craquer les nerfs de Moussa ?

Il avait pourtant été un mari exemplaire, un mari comme on en rencontre rarement sous ces cieux. Depuis sept ans, c'était lui qui se levait le matin de bonne heure, avant même les domestiques, et préparait le petit déjeuner. Laver, habiller les enfants pour ensuite les conduire à l'école, c'était encore et toujours lui. Jamais il ne s'énervait. Jamais il n'élevait le ton ni sur elle, sa femme, ni même sur les servantes. Pourtant, mais cela était rare, il entrait dans une colère terrible lorsque l'un des enfants avait obtenu une mauvaise note à l'école. Alors, il fallait s'écarter, car il devenait comme fou furieux.

Pour ce qui concerne ses mœurs, Moussa les avait pures. En sept ans de mariage, on ne lui connaissait aucune aventure extraconjugale. Quand il revenait du travail, soit il restait à jouer avec les enfants dans la cour, soit il s'enfermait dans sa bibliothèque pour lire.

C'était justement cette excessive tranquillité de leur vie conjugale, ce calme suspect voire inquiétant qui avaient, en partie, poussé Aminata à le sortir de son cocon. Ne dit-on pas qu'un mariage sans histoire est un mariage sans avenir ? Et puis, il y avait qu'elle aussi, Aminata, elle voulait sa part de griefs à faire à son mari, griefs qu'elle serait allée raconter aux parents et aux amies. « Ah ! les hommes, tous les mêmes. Tous pareils !

Égoïstes et méchants… » Elle voulait, elle aussi, savourer sa part de crise de jalousie. Elle voulait s'énerver, trembler d'émotion, pleurer et recevoir quelques conseils réconfortants, doux au cœur…

Ce matin-là donc, l'appel persistant du muezzin avait réveillé Aminata. Elle avait pleuré toute la nuit. Devant l'indifférence de son mari et en désespoir de cause, elle avait fini par sombrer dans le sommeil, vers l'aube. S'étirant pour chasser le sommeil qui refusait de la quitter, ses bras n'avaient pas rencontré le corps massif de son mari. À pareille heure, ce dernier aurait dû être là et ronfler comme un verrat.

Aminata se leva et alluma la lumière. Ne voyant pas son mari assis au bout du lit, à digérer silencieusement sa misère, comme il avait coutume de le faire depuis le début de ce bras de fer, elle se leva d'un bond et gagna la cuisine, croyant y retrouver Moussa en train de préparer le petit déjeuner. Il n'y était pas. Elle retourna dans leur chambre, s'habilla et alla dans le salon. Des fois, il s'y réfugiait aussi pour lire. Il n'y était pas. Mais où était-il passé donc ? Les lumières des toilettes n'étaient pas allumées. Il ne pouvait donc pas être là-bas. D'un pas rapide, Aminata traversa le salon et gagna la véranda où, pensait-elle, elle allait enfin retrouver son mari, peut-être en train de contempler les étoiles comme il le faisait souvent. Tâtonnant, balayant le mur de ses mains, elle chercha pendant longtemps l'interrupteur. Ses pieds heurtèrent quelque chose. Elle laissa échapper un petit cri de frayeur, qu'elle étouffa rapidement de peur de réveiller les enfants. Quand enfin ses mains frôlèrent l'interrupteur, une violente lumière inonda la véranda. Elle dut se frotter longuement les yeux pour se convaincre qu'elle était bien réveillée, qu'elle ne faisait pas un rêve. Quand elle les rouvrit, elle étouffa de nouveau un cri de frayeur. Des cambrioleurs les auraient-ils visités pendant la nuit ? Le plancher de la véranda était jonché de ballots d'étoffes et de tissus de toutes sortes, pêle-mêle, parmi d'autres bibelots. Mais où était donc passé Moussa ? Qu'est-ce qui s'était donc passé pendant la nuit, pendant qu'elle dormait ? Elle avait pourtant peu dormi cette nuit. Elle avait pleuré jusqu'à l'aube. Et Moussa, quant à lui, était resté assis au bord du lit, silencieux.

Aminata sortit dans la cour encore plongée dans les ténèbres. Elle voulait en savoir plus sur ce qui avait pu lui arriver. Elle n'avait plus peur. Un courant d'air frais lui fouetta le visage. Un petit vent soufflait dans les feuillages des manguiers, en murmures lugubres, au milieu d'un silence inquiétant, un lourd silence à peine troublé par les chuintements effrayants

des chauves-souris et des mouettes. Ces petites bêtes qui lui faisaient si peur pullulaient en cette saison d'hivernage. Deux chats qui faisaient l'amour à l'autre angle de la cour se mirent soudain à miauler. Leurs cris, semblables à ceux d'un nouveau-né qu'on serait en train d'étouffer, la firent sursauter. Elle faillit rebrousser chemin, rentrer dans sa chambre et s'enfermer à double tour. Mais l'idée que son mari pouvait se trouver dans la cour la fit se ressaisir. En effet, Moussa s'y retirait souvent pour méditer.

Elle parvint à allumer les veilleuses. C'était le comble ! Elle se trouva comme au milieu d'un magasin de vêtements. Que s'était-il passé donc ? Où était passé Moussa ? Que signifiait tout ce bordel ? Elle n'en pouvait plus et se résolut enfin à réveiller toute la maisonnée. Les domestiques, puis les enfants, tous furent sur pieds. Tous furent soumis à un interrogatoire serré. Personne ne savait où Moussa était passé, ni qui avait apporté les objets qui s'étalaient sous ses yeux.

Confuse puis éplorée, elle prit un escabeau et se recroquevilla dans un coin de la véranda, attendant ce que le jour allait lui apporter. Ce fut dans cette position que son mari la trouva, le matin.

Dehors, des attroupements de fidèles de retour de la grande prière s'étaient formés par-ci par-là, dans les rues avoisinantes. La nouvelle avait volé de bouche à oreille. Elle s'était répandue comme une traînée de poudre. Tout le quartier en était maintenant informé : Moussa s'était métamorphosé donc, louange à Allah ! Le rebelle, l'iconoclaste, l'infidèle toubab noir avait troqué son éternel costume européen contre un complet traditionnel. Mieux, il avait acheté un troupeau, tout un troupeau de béliers qu'il s'apprêtait à sacrifier pour célébrer son retour dans la voie du salut, son retour à la vraie religion du Créateur. Sikéï ! La brebis égarée avait enfin rejoint le troupeau. C'était d'ailleurs prévisible, ce retour. Moussa ne pouvait mourir mécréant. Il était si gentil, si bon de cœur, le bonhomme ! Tout ce qui lui manquait pour entrer dans le paradis d'Allah, c'était la pratique. Rien de plus. Allah, dans sa grande miséricorde, ne saurait abandonner un si bon cœur sur le chemin de la perdition… Tout le quartier allait se régaler.

Le berger avait ligoté cinq bêtes qui gisaient à terre et bêlaient à gueule fendue.

Comme à un spectacle de rue, la foule, maintenant, formait un grand cercle autour de Moussa. Celui-ci, indifférent à tout, sauta sur une première bête dont il trancha la gorge d'un coup de couteau. Le sang gicla éclaboussant son visage et son boubou blanc. Moussa n'avait pas prononcé la formule consacrée par la religion. Mais qu'à cela ne tienne. Il n'en avait pas l'habitude. Cela viendrait avec le temps. Mais pourquoi donc n'avait-il pas fait appel à plus expérimenté ? Il n'en manquait pas d'égorgeurs professionnels dans cette ville…

Sans répit, Moussa bondit sur une deuxième bête qu'il égorgea avec la même dextérité et la même ardeur. À la troisième victime dont la tête ne resta attachée au cou que par un lambeau de peau, un murmure d'inquiétude et de désapprobation traversa la foule. Les plus avisés commencèrent à s'éloigner de la scène.

Le berger qui s'échinait à attacher les autres moutons n'avait pas prêté attention à Moussa. Lorsque, relevant la tête, il le vit complètement couvert de sang et bavant comme un chien enragé, il s'arrêta et le considéra longuement. Puis, comme pris d'une frayeur subite, il enleva sa paire de chaussures qu'il attacha fébrilement au bout de sa ceinture et, serrant la bourse de son boubou d'une main, il s'enfuit brusquement, comme un lapin surpris dans sa planque, aussitôt suivi par les moutons qui avaient encore les pattes libres. En moins de quelques minutes, on n'aperçut plus que les pans de son boubou flotter au sommet de la colline, comme une oriflamme. Les bêtes, à sa suite, gravissaient la colline rocher après rocher.

Beaucoup de curieux qui contemplaient la scène s'étaient déjà éclipsés, pensant qu'après les moutons, ce devrait être le tour des hommes. Ils n'eurent pas tort car, aussitôt qu'il eut fini d'égorger son cinquième et dernier mouton attaché et qu'il n'en vit pas d'autres ligotés et couchés à terre, il leva la tête et foudroya la foule d'un regard qui en disait long sur ses intentions. Il y vit un immense troupeau de moutons de fête. Et la rage d'immoler lui monta de nouveau dans les tripes. Complètement couvert de sang frais qui lui ruisselait de la tête aux pieds, les yeux révulsés et rouges, la bouche ouverte et la langue pantelante, Moussa se redressa, fit tourner trois fois son coutelas en l'air en lançant un rugissement de fauve. Il fonça sur la foule qui détala à fond de train, dans un brouhaha de terreur.

Sirafily Diango est né en 1959 à Gafoun au Mali. Il a obtenu en 1986 une maîtrise en lettres modernes à l'École normale supérieure de Bamako. Il a ensuite enseigné le français au lycée mixte d'Accart-Ville à Bobo-Dioulasso, au Burkina Faso. Depuis 2002, il est professeur de lettres au lycée Massa Makan Diabaté à Bamako. Metteur en scène de la troupe du lycée, il réalise aussi des expositions avec ses élèves, qu'il a encadrés pour l'adaptation en bandes dessinées du *Lieutenant de Kouta* de Massa Makan Diabaté. Partenaire de Lire en Fête, il contribue au festival Étonnants Voyageurs au Mali, dès 2003. Il est organisateur du concours de lecture « Génies des Bibliothèques », espace d'émulation entre les élèves des différents établissements de la capitale, et animateur du groupe AkaGafé, qui a pour vocation de promouvoir la littérature francophone. Membre actif du Festival de l'Eau de Manantali en 2005, il est nommé intendant de l'opéra du Sahel en 2006. Il a voyagé en Europe en 1996 et 1997, notamment en France et en Allemagne.

Repères

Sirafily Diango a adapté à la scène *L'Assassin du Banconi* de Moussa Konaté, *Le Lieutenant de Kouta* et *lanjon* de Massa Makan Diabaté, *Il s'appelait Senghor* et *Ville cruelle* d'Eza Boto.

BAMAKO, CITÉ DES CAÏMANS

Bamako, « cité des Caïmans » ? Pour vous éviter de vaines recherches, il vous suffit d'imaginer que cette ville en plein cœur du Soudan français ne ressemble à aucune autre ville du monde. Le caïman, à travers sa physionomie et son anatomie, ne ressemble à aucun autre reptile. Le relief de Bamako est le symbole de la lutte des classes : au sud, « la colline du savoir », le palais présidentiel. Au nord-est, « la colline du Point-G », l'hôpital. Tous deux sont des symboles. Badala, siège de l'université, est la Sorbonne. Koulouba, colline du pouvoir, est le château de Versailles. Badala, Koulouba, deux montagnes, deux titans qui se posent, s'imposent et s'opposent par une bataille qui renvoie les victimes dans les tartares : l'hôpital du Point-G au sommet duquel Hippocrate prête serment pour les sauver. Ces victimes, tombées sur le champ de bataille qu'est la vallée du fleuve Niger, appelé affectueusement – symboliquement – Djoliba, de leur lit et de la fenêtre de leur chambre d'hospitalisation, jettent un regard nostalgique sur leurs souvenirs.

Le décor planté, le spectacle peut et doit commencer : entre Koulouba et Badala, dans la vallée du Djoliba, vivent les Bamakois, braves gens, héros, auteurs, spectateurs et acteurs de toutes les batailles de la vie, pour la survie. Dans ce spectacle, ce sont petits fonctionnaires, grands commerçants du petit marché, petits commerçants du grand marché, ouvriers, portefaix, coiffeurs, artisans, traiteurs, cireurs, artistes, secrétaires, colporteurs, transporteurs, camelotiers, proxénètes, mendiants, souteneurs, maquereaux,

démarcheurs, arracheurs de dents, jongleurs, prestidigitateurs, chiffonniers, chauffeurs, brasseurs, assureurs, voleurs, escrocs, transporteurs, danseurs, vétérinaires, corsaires, marabouts, prostituées, faussaires, prêtres, fossoyeurs, banquiers, contrebandiers, indics, flics, douaniers, transitaires, malfrats, mécaniciens, électriciens, maîtres, contremaîtres, maraudeurs, rôdeurs… Ces braves gens n'ont que leur force de travail et leurs idées à vendre, à revendre dans ce monde où tout se vend et s'achète.

Dans ce monde de misère, le génie en galère se libère et récupère. Bamako est ce monde. Ce monde est Bamako. Bamako est grouillant, croustillant, bouillonnant, bruyant. C'est un monde fascinant : klaxons ahurissants, envahissants, sifflements stridents, nerveux, agressifs, persistants, affolants, traumatisants d'un train retardataire ou en détresse, gémissant sous sa cargaison humaine ou ses marchandises pondérables, aboiements épouvantables et nourris de molosses efflanqués, échappés ou perdus, affamés, rires lugubres de malfrats ou d'ivrognes noctambules narguant des prostituées sur le trottoir, éclats de rires d'insomniaques.

À Koulouba, les fastes, les fêtes, les banquets. À Badala, les intellectuels paralysés par la réflexion regardant le monde et la réalité au-delà des lunettes et des formules. Dans ce monde, ce vrai monde, le peuple de braves gens se jette dans toutes les batailles. Koulouba, hissé au sommet de l'opulence insultante, donne le vertige à Badala dont l'intelligence brillante plane sur la vallée de la misère croupissante. Ces braves gens essaient de sortir de cette misère, de la misère de tous les jours. Le palais de Koulouba, bâti d'édifices séculaires aux gigantesques et somptueuses salles de banquets inondés par les fastueuses fêtes auréolées de chandelles multicolores, l'a été par ces braves gens. Ce palais, fruit de leur sueur, de leur labeur, de leur sang, ce palais où ils n'entreront jamais, suscitent en eux un nœud de mystères. Braves gens de la cité des Caïmans, toutes ces bâtisses avec ou sans fronton, au frontispice souvent baroque, souvent glauque, souvent attrayant, toutes ces routes, toutes ces banques sont le sang de votre cran.

Comme dans la plupart des villes africaines, dès qu'on pose le pied sur le quai de la gare de Bamako, on ferme les yeux tout desséchés par l'air chaud et sec du Sahel sur beaucoup de symboles de l'assujettissement des indigènes à la France. On ouvre les yeux, qu'on vient de fermer, sur le

monument aux morts, vestige de la Première Guerre mondiale, à la mémoire des Tirailleurs sénégalais dont les noms sont inscrits sur l'Hôtel de ville. Et plus loin, à gauche du voyageur venant de Dakar, il y a Koulouba.

Au commencement de Bamako était le fleuve Djoliba, à l'aboutissement de Bamako sera aussi le Djoliba. Pour Bamako, par Bamako, a coulé, coule et coulera Djoliba. Inexorablement. Inexorablement le sang du Djoliba giclera et charriera les espérances de son fils naturel : Bamako. Bamako et Djoliba forment un couple mythique, prodigue, prodige, prolifique, magnifique. Bamako sue, pisse, tousse, éternue, vomit, pollue et Djoliba, sans gémir ni s'assoupir, charrie, noie, nettoie les ordures qu'il jette, rejette loin, très loin dans l'Atlantique yoruba pour nourrir les baleines bleues. Djoliba, bain de jouvence, de jouissance, de réjouissance et de régénérescence. Bamako, ville cicatrice entre deux mondes qui ne parviennent jamais à s'épouser.

Bamako ! À Bamako tout existe, tout coexiste dialectiquement : haine, solidarité, rengaine, communion, peine, joie, union, inimitié, jalousie, altruisme, fusion, divorce, folie, modération intelligence, bêtise, nostalgie, ambiance, espoir, angoisse, mesure, outrecuidance, misère, opulence, compromission, transparence, barbarie, philanthropie. Tout existe à Bamako. À Bamako, tout coexiste. Pacifiquement. À Bamako quand les Peuhls enterrent leurs morts, les forgerons, au nom du cousinage à plaisanterie, font la fête pour compatir à leur douleur. N'eût été cette valeur cardinale de tolérance et d'acceptation de l'autre, cette coexistence pacifique se transformerait en guerre froide.

La rive droite de Bamako représente la partie inférieure d'un énorme reptile aquatique. Le pont relie cette partie inférieure au corps de l'animal en formant l'épine dorsale, courroie de transmission vers la liberté.

En effet, Bamako ressemble à un caïman dont les yeux mi-clos regardent vers un soleil trop éblouissant. Ce pont se nomme FADH, symbole de la fraternité universelle, de la solidarité et de l'intégration aéroportuaire. L'aéroport de Sénou continue Bamako et le prolonge vers d'autres destinations.

C'est pourquoi Bamako est liberté, solidarité, intégration.

Aujourd’hui, tôt le matin, j’ai emprunté un minibus Sotrama, principal moyen de desserte urbaine à Bamako. Brusquement, le moteur s’est emballé, cognant les têtes des passagers, et le chauffeur a encaissé ses premières injures de la journée avant sa recette du soir. Ce n’est guère une exagération de dire que ce bus vert de Bamako, le Sotrama, est un tombeau roulant : il a démarré en trombe, a roulé à tombeau ouvert comme s’il sortait de l’enfer pour occuper la dernière place du paradis. Comme si le moteur était devenu fou, comme si la circulation était devenue folle, comme si le monde était devenu fou, le Sotrama s’est mis à hurler, à foncer et prit sa place dans le trafic sous une pluie battante et persistante de klaxons, d’avertisseurs personnalisés, stridents et affolants, de sifflements et de hurlements de piétons trop pressés, impatients et surexcités, de fumées de toutes les couleurs et de toutes les odeurs, asphyxiantes et montant à la tête comme un zythum qui la tourneboule. Mais ce n’est pas tout : les crissements de frein secs traumatisaient le goudron et déchiraient les tympans des passants. Les nids de poule et les ralentisseurs artificiels et intempestifs qui sont légions à Bamako faisaient sauter le véhicule et ballotter les seins lourds des passagères à la poitrine généreuse, proférant des injures obscènes à l’endroit du conducteur. Ce minibus assure presque à lui seul plus de la moitié du transport public urbain. Autant il est important, autant il est inquiétant car il est incontournable et inconscient. Les trois quarts des minibus Sotrama ont déjà une roue dans la tombe tellement ils sont vieux et fatigués. La plupart de ses conducteurs seraient-ils daltoniens pour confondre le feu rouge et le feu vert ?

Le réveil de Bamako est catastrophique à cause des sifflements intempestifs et fous des trains de voyageurs ou porteurs de marchandises, dont les vieux wagons malmenés par des locomotives canadiennes neuves et trop puissantes gémissent. À ces sifflements et gémissements s’ajoutent les appels à la prière nourris de plusieurs centaines de muezzins, et d’autres bruits non identifiables. Bamako se réveille, douloureusement, car il se couche tard, trop tard, toujours trop tard. Et dès qu’il se réveille, en catastrophe, rien ne peut plus l’arrêter : comme un bolide il court derrière le temps. En effet, il lui faut rattraper le temps perdu, réparer la panne d’oreiller dans le garage de la précipitation et de la vitesse.

Ainsi, le Bamakois donne l’impression, au réveil, d’avoir, comme Atlas, le monde sur ses épaules, alors il fonce, enfonce, défonce pour être, en fin de journée, en fin de parcours, crevé comme un pneu de Sotrama par la surcharge et le surmenage.

Comme dans toutes les villes du monde, à Bamako, il y a des embarras de voitures qui épuisent l’imagination pourtant fertile en humour et en calembours des chauffeurs de Sotrama, de taxis, des particuliers, des cyclistes et des motocyclistes. Dans ces embouteillages, on s’insulte sans ambages, on se dispute dans toutes les langues et on se congratule : « Le feu de la fraternité dégage de la fumée, mais il ne s’enflamme jamais ». Dans ces embouteillages, il n’est pas rare de voir un frénétique ou un épileptique vous « rentrer dedans » d’abord, avant de trouver ses excuses plates dans la défaillance des freins, la vieillesse de son véhicule et surtout dans la fatalité : « C’est Dieu qui l’a fait ».

Dès qu’on met pied à Bamako, on y laisse le cœur, dès que le cœur y dure, l’âme y perdure et y reste.

Alpha Mandé Diarra est né en 1954 à Nonkon, au Mali. Après des études de médecine vétérinaire en France, il repart exercer au pays et travaille pour le CMDT (Centre Malien pour le Développement et le Travail) dont il est aujourd'hui directeur de la communication.

En parallèle à sa carrière, il pratique le journalisme et participe en tant qu'auteur à des manifestations littéraires entre l'Afrique et la France (Limoges 2003, « Les Francophonies »). Après des études et un mariage en France, Alpha Diarra Mandé est retourné seul travailler comme vétérinaire au Mali. Il vit désormais entre Bamako et Fara.

Repères bibliographiques

– *Sahel, sanglante sécheresse*, éditions Présence Africaine, 1981
– *La Nièce de l'imam*, Sépia éditions, 1994
– *Rapt à Bamako* (avec Marie-Florence Ehret), éditions Le Figuier/Édicef, 2000

LE SUCRE

La bande à Mamourou, imprévisible et iconoclaste. En ces temps-là, c’est le jeudi (et non le mercredi) qui était férié pour les scolaires du primaire et du secondaire. Un jour volage, enchâssé ambigument entre la dure journée de calcul mental, les tables de multiplication du long mercredi, et le chaud matin sans concession du vendredi, avec sa dictée surprise ou sa récitation.

Le dit Mamourou lui-même, chef de bande parce que neveu et hôte du directeur de l’école. Il mange tous les matins la bouillie de petit mil ou de riz, au petit lait caillé et sucré. Si tu es gentil avec lui, il peut t’en apporter une louchée dans un ancien petit flacon d’alcool iodé de l’infirmier Sow, ou te faire prévenir d’une mauvaise note en dictée, calcul ou géométrie, ce qui est synonyme de coups de bâton dans les fesses donnés par le maître le lendemain matin. Alors, en portant plusieurs caleçons et culottes les uns sur les autres, on peut protéger ses fesses avec un épais matelas qui atténue les furieux coups de *Donkê* (le solide bâton de Monsieur qui fait danser).

Sega, le bras droit du chef, le sacrificateur de gibiers (margouillats, rats, hérissons, tourterelles, chauves-souris, écureuils et autres volatiles ou petits rongeurs sauvages). Et quand Tiokon le tireur d’élite crie : « Je l’ai eu ! », Sega de courir avec son petit couteau d’homme pour faire couler le sang chaud sur son *Sané et Kontron,* deux petites poches de vers à soie contenant

des *vies de dieu*, qui s’agitent dès qu’une goutte de sang leur tombe dessus. À l’école, tout le monde a peur de Sega. Féticheur, fils de féticheur et très fier de l’être, on craint qu’il n’arrose ses dieux de la chasse avec votre nom. Ce qui vous apporterait certainement malheur, voire mort brutale. Genre tête brûlée, il sait faire beaucoup de choses extraordinaires comme faire surgir des éclairs dans ses cheveux avec un pan de son boubou de cotonnade, construire, avec du fil de fer et du bois de vieilles caisses, un camion semblable à celui du transporteur M’Paye Dian, faire ronfler et durer son pet en en modulant ou variant le régime à sa guise, comme le fait le pasteur Kroker avec son Chevrolet. Il sait marauder les fruits et légumes des jardiniers comme pas un, et se vante de savoir faire la *niokosse* aux filles comme les jeunes adultes.

— C’est quoi la *niokosse* ? je demande, étonné.

— C’est affaire d’hommes initiés ! répond-il mystérieusement. Je sens la menace du poids du droit d’aînesse et me tais.

Mamourou sourit malicieusement. Il veut Sega dans sa bande pour ne pas l’avoir contre lui.

Tiokon, le tireur d’élite. Avec son lance-pierre et son œil gauche toujours à moitié fermé, il ne rate jamais sa cible. Il traîne toujours à distance du groupe dans les buissons, à viser et à abattre ses proies. Très timide, silencieux comme la pensée, il sait se camoufler et disparaître instantanément tel un caméléon.

Et puis il y a Tomba, le froussard. Sa grande gueule aiguisée sur l’enclume à parole des anciens lui sert d’arme, une arme redoutable qui peut mener n’importe qui en enfer. S’il vous colle un mensonge, ce sera si bien fait qu’il ne vous restera plus que le Jugement dernier et le témoignage *des anges notateurs* pour vous blanchir. Avec la compagnie de Mamourou et de Sega, dont il assure tous les menus services, il peut se permettre de narguer sans grand risque les grands les plus féroces de la cour de récréation. Grande gueule, il est toujours le premier à prendre ses jambes à son cou en braillant et en pétant comme un âne circoncis.

Et enfin moi, « l'écrivain public » comme m'appelle notre Monsieur, parce que je griffonne n'importe où, n'importe quoi : sur les tables-bancs, sur les murs, les tableaux, sur le sol. Une manie désespérante que *Donkê* n'a pu corriger. D'autant plus désespérante que je suis le plus petit et le plus faible de la classe. Les méchants élèves ajoutent aussi à ces deux épithètes celui de lâche, parce que j'ai de bonnes incisives que je sais utiliser à l'improviste contre celui qui me persécute. J'aime pas ce qualificatif de lâche, car je suis né mandingue. Et le griot de la famille nous dit tout le temps qu'un mandingue lâche vaut moins qu'un cadavre de chien errant. Ah ce que je peux détester ceux qui me traitent de lâche ! Mais j'arrive de moins en moins à me venger d'eux car, avisés, ils ne se laissent plus surprendre par mes approches en apparence innocentes.

Comme contrepartie à mes faiblesses, Allah a guidé l'amitié de Mamourou vers ma modeste personne. Enfin, Mamourou a un peu aidé Allah dans son choix. À son arrivée de la ville avec son oncle, il a cherché à savoir qui est le premier de la classe et m'a dit qu'il m'aimait bien. Je suis assis en classe sur la même table-banc que lui. Nous vivons en *symbiose* comme le dit le maître. Il a fallu l'arrivée du gros dictionnaire du Blanc aux yeux d'eau indigo pour que je devine le sens de ce mot que j'aime bien. Être en symbiose ou vivre en symbiose avec quelqu'un ! Cela résonne comme le sein de maman, la nourriture, la bonne, comme chez le directeur. À Mamourou, vraiment peu futé, je permets de me copier. En compensation, il m'apporte régulièrement de chez son oncle le directeur des flacons de bouillie au lait caillé sucré, et d'autres friandises manufacturées de la ville.

Je m'étale sur tout cela parce que ce sont des souvenirs que l'on évoque avec joie et bonheur, lorsqu'en brousse nous nous reposons en groupe le jeudi après-midi, à l'ombre d'un grand arbre (un caïlcédrat, un dragonnier ou un kapokier), autour de notre marmite d'homme *tièdani* remplie de viande de tourterelles, d'écureuils, de hérissons et de rats palmistes.

En cette prime année de la « libération héroïque de Farafinan », notre bande de jeunes élèves en fin de primaire occupe son temps libre à des parties de chasse, mais surtout à de longs commentaires et à de ténébreuses discussions sur le départ des Français et sur toutes les catastrophes ou bonheurs qui, suivant l'avis politique de l'interlocuteur, attendent les premiers pas du jeune État rebelle.

Le mélange de chairs d’oiseaux et de rongeurs abattus cuit lentement dans notre « canari d’homme » rempli à ras bord. Seuls les hommes sont habilités à manger la viande, car auparavant elle a été immolée aux deux fétiches de Sega qui nous protègent contre tous les risques et accidents de la chasse. Interdiction absolue à une femme d’en manger sous peine de se voir transformée en bufflesse du Mandé. Pour l’assaisonnement du *tiédani*, chacun des membres du groupe chipe régulièrement un bout de condiment à sa mère, juste assez pour qu’on ne remarque pas le vol. Sega, maraudeur, a fait des ravages dans les potagers des femmes, il a apporté des légumes et des épices à profusion.

Parlant des Blancs, Tomba s’accoude sur la grosse racine qui le sépare de Mamourou, niché en pacha dans le creux du gros tronc du caïlcédrat, et il lui murmure à l’oreille quelque chose qu’il voudrait diffuser aux quatre vents comme une radio internationale, mais il se croit assez malin pour biaiser.

— Non ! Ce n’est pas vrai ! s’écrie Mamourou.

— Que si ! Parole d’honneur !

— Quel honneur ? Ton honneur à toi, grande gueule, maître des bobards ?

— Je suis un noble légitime comme toi, Mamourou, se vexe le rapporteur.

— Je ne voulais pas te vexer mais par ces temps « d’uniformisation sociale à la malienne », tout le monde ment et triche comme un commerçant de chevaux.

Mamourou se redresse tout de même contre le gros tronc d’arbre, certainement centenaire, pour donner, semble-t-il, plus de poids et de sérieux à son discours. Le reste de la bande, qui joue l’indifférence, prête cependant grande attention au conciliabule qui se développe en aparté.

— Je le jure !

— Sur quoi ?

— Sur Allah !

— Allah ne fait de mal à personne immédiatement. Il est trop clément.

— Si tu dis vrai, jure sur quelque chose de plus méchant, s’invite Sega dans le débat. Tout le monde sait qu’il pense à son *Sané et Kontron*.

— D’abord tu ne sais pas de quoi on parle, et tu veux déjà t’imposer, bougonne Tomba.

— Ouais, la vérité n’a pas besoin de cachotteries, elle brille pour tout le monde ou n’est que mensonge.

— Et les vérités des sociétés secrètes, alors ?

— Leurs vérités brillent pour tous les initiés. Ce sont des vérités graves et donc protégées. Ce qui n’est pas le cas ici.

— Et les secrets d’État ? se défend pied à pied Tomba.

— Secret pour la populace, mais pas pour les grands chefs ministres ni pour les députés, les initiés du pouvoir. Et toi tu n’es ni fils de chef de village, ni même fils de chef de société secrète de *Komo*. Moi je veux bien te croire, mais si tu parles vrai, accepte de jurer clairement sur quelque chose de très méchant comme le *N’tomo* ou le *Komo* qui, en cas de mensonge, te foudroient d’une mort brutale.

— Je le jure sur le nom de mon père et de ma mère !

— Tes parents qui te couvent douillettement même si tu dis faux ?! s’esclaffe Sega. Peux-tu jurer sur *Sané et Kontron* ?

— Non, nos parents sont trop sacrés pour que l’on jure sur eux pour rien, dis-je, modérateur, en espérant la révélation. Il faut que ce secret soit très important pour que Tomba aille jusqu’à jurer sur ses parents. Je le sauve d’une situation dangereuse.

— C’est vrai et d’importance, martèle Tomba renfrogné.

— Qu’en pense Mamourou, le chef qui ne ment jamais ? Je le flatte.

— De prime abord, c’est très important. Mais…

— Quoi, l’origine du sucre ? Sa source n’est-elle pas importante pour tout le pays, par ces temps de pénuries et de famines affligeantes ? Moi je dis que oui ! argumente avec véhémence Tomba.

— Et toi tu connaîtrais le grand secret de l’origine du sucre, pour en parler en secret à Mamourou ? l’accule Sega revenant à l’attaque.

— Pas à lui tout seul, mais à lui d’abord !

— Et après ce sera le tour de qui ? j’insiste.

— À toi ensuite, parce que Mamourou t’aime et…

— Moi aussi j’aime bien Sega et *Sané et Kontron* ! je fayotte.

— Moi aussi j’aime bien tout le monde, y compris Sega.

— Tu parles comme les livres du Blanc aux yeux d’eau indigo. « Tous droits réservés à tous les pays y compris l’URSS. » Or le Blanc inspecteur a dit que ces pays de l’Ouest de je ne sais quoi aiment pas l’URSS notre amie, je l’enfonce.

— Pour moi ce n’est pas pareil. Quand je dis j’aime bien, c’est que j’aime bien.

— Alors c’est quoi, le sucre ? je charge de nouveau.

— Dis-le, toi, Mamourou, puisque tu le sais à présent !

Pas bête, le Tomba. S’il arrive à le faire dire par Mamourou, le chef incontesté, alors ce sera parole de Nonkon Forokoro, le maître absolu de la voyance dans tout le Soudan.

— Non, Tomba. À chacun son secret. Tu me l’as fais partager, j’en suis fort content et te suis reconnaissant, mais l’appel des fidèles à la prière est meilleur dans la bouche du muezzin comme le dit l’ami chasseur de mon oncle. Alors à tout seigneur, tout bonheur ! se dérobe le chef devant l’œil espiègle et inquisiteur de la source de ses bonnes notes.

— Tu veux que je le dise à tout le monde ? se protège désespérément Tomba, qui ne voudrait pas jurer sur le *Sané et Kontron* de Sega.

— Dis-le leur comme tu me l’as révélé, autorise Mamourou.

Tomba tend le cou, racle sa gorge comme pour révéler le secret d’entrer au paradis, fixe Sega et parle du sujet qui nous intéresse tous à présent.

— Le sucre que nous achetons les jours de foire au marché, tenez-vous bien pour ne pas tomber à la renverse…

— Tu te crois drôle ? le bouscule Sega.

— Pas moi, mais ce que je vais te dire l’est certainement. Encore que drôle n’est pas le juste mot. Disons que c’est étonnant, *ahurissant*. Il s’amuse à bûcher le Larousse pour nous épater avec des mots bizarres comme *ahurissant*. « Lui-même ahurissant oui ! », je l’insulte tout bas.

— Gningnin ! Gningnin ! Il se croit savant, s’énerve Sega.

— Peut-être bien que je suis savant, ou seulement bien instruit.

— Un sot savant, oui…

À cet instant, Mamourou lève les yeux qu’il cligne car le soleil, qui a basculé de l’autre côté de la croix du clocher de l’église protestante, irradie son front plissé. Il baisse la tête pour mieux plonger son regard dans l’espace compris entre le sommet de l’église et l’horizon.

— Très étonnant en effet, parce qu’en réalité, ils ne sont pas aussi Blancs que cela, dit-il, l’air étonné comme s’il venait de découvrir une évidence.

— Qui ? De qui parles-tu ? je demande.

— Des Blancs. Regardez bien là-bas, la mère Louise dans la cour de la mission protestante, elle semble plutôt rouge que blanche, non ?

Ils sont cinq Américains blancs à la mission protestante, avec leurs employés et élèves pasteurs noirs. Le couple Kroker et leur fille qui, comme les cigognes, disparaît en fin de saison des pluies pour réapparaître en juin, au début de l'hivernage. Ils vivent dans une grande maison de plusieurs pièces. Louise et sa sœur, ou son amie, on ne sait trop, deux femmes tendant vers la vieillesse, habitent deux petites maisons à l'est de chez les Kroker.

Louise tient une petite infirmerie, la seule dans toute la région, qui soigne à très bas prix tous les malades du pays, mêmes les cas rebelles aux traitements du vieux chasseur et guérisseur Fakoro, pourtant de réputation internationale. Bien qu'adepte de la religion traditionnelle et ayant combattu la Jihad omarienne ainsi que la colonisation française, le sage chef du village a accepté les évangélistes américains et travaille avec Louise pour la bonne santé de toutes les populations rurales.

— C'est le Soudan qui rend les Blancs ainsi, explique Tomba. Soudan veut dire pays des Noirs en arabe. Quand un Blanc vient ici il finit par devenir Noir. C'est par l'intensité de la noirceur que l'on sait quelle ethnie est arrivée avant quelle autre dans le pays.

— Je vous instruis enfin que le sucre que nous mangeons est… Il fait encore une pause et regarde de gauche à droite. Personne ne respire. Seul le halètement du silence.

— Le caca des Blancs !

— Euh !?

— Quoi ?

— Pouaaaaah !! Pas possible !

— *Saafouroudiaye* !!!

— Aussi vrai que moi qui vous le dis je suis là sous vos yeux.

— Le sucre blanc, là !? Le caca des blancs ?

— Comme le miel est le caca des abeilles. Même couleur et même saveur que leurs producteurs.

Ahuris, on se regarde, on s'interroge du regard. Croire ou ne pas croire ? Car pour une nouvelle, c'en était une. On savait les Blancs ingénieux, maîtres de la technologie, divins à la limite, comme le racontent l'ancien combattant pro-Blanc et les anti-indépendantistes, mais de là à rendre leur caca aussi sucré que le miel des abeilles ! Pouaaah !

Nous comprenons à présent pourquoi le chef Mamourou, d'habitude imperméable aux histoires bucoliques, s'est redressé sur son séant. Nous suivons tous son regard braqué vers la cour de la mission protestante.

Louise marche à petits pas rapides de Blanc vers l'infirmerie au nord de leur maison. Elle y entre et ouvre les volets, sort les bancs pour l'accueil des malades. Quand elle en ressort et se tient à la porte les mains sur les hanches comme pour nous défier, la tension électrique monte d'un cran. Nous aussi on l'ausculte attentivement, même si c'est de loin. Des questions ardentes nous taraudent le cerveau. Puis le vent tourne et une forte odeur donnant envie d'éternuer nous ramène à notre *tièdani* fumant.

Le bouillon de margouillats, de rats, de hérissons et autres campagnols bout allègrement avec un fumet vif d'épices brûlées. On le transvase rapidement dans la calebasse de berger de Tiokon. Des morceaux de viande noire collés au fond de la marmite pendent comme des chauves-souris au repos. On racle les moins carbonisés et on laisse le plat refroidir auprès de Mamourou le chef.

— Mais bon Dieu, qu'est-ce qu'ils ont donné au bon Dieu pour mériter de lui autant de faveurs ces petits Blancs ? je questionne, ébranlé et jaloux, mais pas dubitatif.

— Et les abeilles, qu'ont-elles donné à Allah pour avoir le miel comme excrément ? Rien du tout. C'est comme ça et c'est tout. Dieu l'a voulu ainsi ! tranche Tomba victorieux. Ses arguments sont solides. Si le miel est brun chocolaté comme l'abdomen des abeilles, il n'y a aucune raison que le caca venant de l'abdomen blanc des Blancs ne soit pas blanc et sucré. Du reste la couleur de nos cacas n'est-elle pas aussi brun chocolat que la couleur de la plupart de nos peaux ?

— Là, ta théorie faiblit un peu, j'observe. Et les albinos comme notre camarade Diadjiri, et nos Arabes et Tamashek de Tombouctou ?

— Mon père dit que ce sont des Noirs blancs. Ils sont noirs à l'intérieur et progressivement blancs en allant vers la surface. Les Blancs blancs, c'est pas pareil, c'est tout blanc, de l'intérieur des boyaux jusqu'à la peau. C'est pourquoi les albinos noirs, nos marabouts arabes et touaregs font chocolat comme toi et moi.

— Pouaaah ! Sega s'exclame toujours ainsi, comme le fait son père. Pas aussi inquisiteur que moi mais très difficile à convaincre. Le maître dit de lui qu'il est têtu.

Mamourou, en chef et meneur, plisse le front, signe de réflexion intense avant l'action, secoue la tête d'insatisfaction et maugrée dans un murmure.

— Tout semble logique, mais tout de même. Comment font-ils les morceaux de sucre en carreau ? Ce ne doit pas être marrant.

— Le bon Dieu n’a rien fait au hasard, dissipe Tomba. (« Ah pour être une grande gueule il n’y en a pas deux comme lui », dit tout le temps le directeur.)

— Il y a plusieurs types de Blancs, explique-t-il. Il y a les Blancs de France et ceux qui sont leurs voisins. Notre Monsieur les appelle *les impérialistes* en cours d’éducation civique. Puis il y a les Blancs de Modibo, ce sont les amis du Mali. Les premiers étaient les amis du Soudan. Eh bêh ! (Il parle maintenant comme un avocat et fanfaronne tel un paon de basse-cour).

— Eh bêh, vous dis-je, comme me l’ont dit mon père et son ami l’ancien, le sucre en carreau est plus sucré que le sucre en poudre. Les Blancs amis du Soudan, du PSP et des chefs de canton, font leurs besoins en carreau, tandis que les Blancs amis du Mali font les leurs en poudre. C’est pour cela que, quand Modibo a refusé la main amicalement tendue de Dé Gaulli, les Blancs de l’Ouest, déçus, sont partis avec le sucre en carreau et toutes les autres bonnes choses que l’on avait pas chères. Les amis du Mali et de Modibo, les Russes, les Tchèques, les Polonais, les Hongrois et puis les Allemands nous ont amené la pénurie, la famine, et leur mauvais caca en poudre qui ne sucre rien du tout, sauf si tu en prends des tonnes.

— Il y a des Allemands impérialistes, je l’ai entendu à la radio nationale, dis-je.

— Oui, admet Tomba d’une façon doctorale et suffisante que j’aime pas du tout, car lui, le nul de la classe, sauf en bobards, veut m’écraser avec les savoirs de son père et de son ami l’ancien, « les ennemis notoires de la vaillante et indomptable révolution malienne », comme le scandent les pionniers. (« Pionnier ! Agir ! Pionnier ! Prêt pour la Révolution ! »)

Je suis forcément pionnier moi aussi, et un bon fils de la nation, puisque je suis le premier de la classe. Si Tomba n’était pas un camarade du groupe de Mamourou, qui l’aime pour ses histoires, et aussi celui qui me donne des flacons de bouillie au petit lait sucré à la russe, je l’aurais dénoncé à la milice révolutionnaire qui traque *les anti-révolutionnaires* jusqu’à leurs plus vieux ascendants. Mais enfin, cet après-midi, il tient le bon bout, car il vient de nous révéler une chose extraordinaire, qui peut changer beaucoup de choses pour nous et pour tout le village : le secret de l’origine du sucre, d’après les sages et profondes connaissances de son respectable père. Un père, un homme adulte, est forcement sage et droit. Tomba l’a juré sur le

nom de son père. Il ne saurait y avoir le moindre doute sur la véracité de ses dires.

— Tout de même, comme le dirait Mamourou… osé-je.

— Quoi encore ?

— Les Allemands et les Vietnamiens sont à cheval entre deux mondes. Comment c'est, leur caca ?

— Peut-être mou comme celui de la vache qui est à cheval entre le cheval et la chèvre.

— Mais les Vietnamiens et les Chinois ne sont pas des Blancs ?

— Ils le sont. Leurs cheveux plats leur tombent sur le front comme la crinière du cheval.

— Non, le directeur dit qu'ils sont jaunes. Et puis il y a des Noirs maures qui ont des cheveux…

— Tu n'apprendras plus rien si tu m'interromps chaque fois.

— Mais le directeur m'a bien expliqué que les Allemands de l'Ouest…

— Sadio ! (C'est mon nom.) Peux-tu la boucler, ne serait-ce qu'une petite seconde, ta petite gueule d'espiègle fouine, merde, enquiquineur ! tonne le lion Mamourou en colère, l'œil en radar capte-soleil dans un visage ravagé par un *tsunami* d'Océanie. (Source : texte de la revue *Sélection).*

Il m'a insulté pour ce crapaud ! Mamourou m'a diminué en public ! Il a osé baisser ma culotte devant la foule de mes concurrents, mes adversaires, mes ennemis ! Par Allah, quelle honte ! Que vais-je lui faire ? Je fulmine intérieurement et tout ça me brûle l'œsophage jusqu'au cæcum. Une fermentation fait bouillir mon ventre sans exploser, car Mamourou reste tout de même Mamourou, et je sais que je ne ferai rien de tout.

Enfant de la ville, (d'aucuns disent qu'il ne fait que transiter par Bamako) et neveu du directeur, un salarié comme l'ancien et donc fort riche, il a un air très bien nourri par rapport à nous autres, enfants maigrichons du village paysan. Il est plus grand et costaud que nous tous, avec une carrure de gladiateur de péplum, dont il joue les spécialistes. Nous, on n'a jamais vu de cinéma, sauf dans les livres et dans les revues *Sélection* du directeur. Alors il s'impose à nous, grâce à ce complexe de supériorité de citadin à la campagne. Nous savons que Mamourou s'indigne de notre ignorance des choses civilisées de la ville et nous méprise avec condescendance. C'est un

grand sacrifice pour lui que de souffrir notre compagnie de *broussards*. Le mot est de lui. La définition du Larousse que j'ai trouvée n'est pas plus explicite. Le dictionnaire explique un mot difficile par un autre tout aussi incompréhensible, comme « provincial, péquenot », pour « broussard ». Le directeur a souri et ne m'a rien dit lorsque je lui ai posé la question. Rien qu'à voir le rictus qui plisse les lèvres et le nez de Mamourou quand il nous traite de broussard, ce doit être une grave insulte de mépris. Des fois, je déteste vraiment Mamourou, autant que ceux qui me traitent de lâche ou que les ennemis « de la grande révolution populaire et démocratique dirigée par le grand guide infaillible ». Mais je ne peux rien contre lui. C'est le neveu du directeur, qui est un citadin salarié, membre apprécié du Parti, donc un homme riche et puissant. J'aurais pu m'en remettre à Allah, comme le prêche l'imam, et savourer sa punition future dans l'au-delà. Mais un jeune cadre du Parti, un « révolutionnaire marxiste-léniniste » fraîchement rentré de Moscou, est venu nous expliquer, à nous les Pionniers, qu'il ne fallait trop compter ni sur Allah ni sur Yésous, ni même sur le *N'komo* ou les mânes des ancêtres, mais plutôt sur le « matérialisme dialectique », fondement du « marxisme-léninisme » source de bonheur, d'égalité et de justice pour tous les hommes de la terre. Depuis le passage du jeune cadre, tout ça, les prêches de l'imam, les histoires de mort et de résurrection de Yésous avec le pasteur américain Kroker, les serments de silence et d'obéissance faits aux sociétés secrètes du *N'Tomo* et du *N'Gna*, tout cela se mélange dans ma pauvre tête de môme et m'empêche de dormir des nuits entières. J'ai finalement compris que, malgré les bonnes notes qu'il me doit, je ne peux rien contre Mamourou. Conclusion logique, il ne me reste plus qu'à me battre dur sur tous les fronts du travail scolaire, pour rester le meilleur dans toutes les matières afin qu'il me copie tout le temps, et ainsi mériter ses faveurs et sa clémence.

Bellâtre (pour ne pas admettre, à cause de la fureur et de la jalousie qui me rongent, qu'il est en vérité beau gosse), il s'affiche toujours bien nippé avec des habits propres et variés, cousus à sa taille chez le tailleur, jamais de friperie à un sou comme les vêtements mille fois raccommodés de nous autres, enfants du village. Paraissant toujours vivre dans une certaine attente transitoire qui tendrait vers sa fin, il affiche un calme et une sérénité détachés, hors temps, hors lieu, comme si tout ce qui se passait autour de lui

dans le bourg ne le concernait pas. Son séjour au village semble passer comme une parenthèse expiatoire qui se fermera bientôt. Mais dans la vie de tous les jours, avec la bande, il sait se montrer d'une sournoiserie – voire d'une perfidie – reptilienne, un véritable naja dans nos couches. Il nous tient par ses friandises citadines et par la peur de ses connaissances sur les pouvoirs inconnus de la ville. En effet, des héros de films péplum, qu'il appelle « films barbares », il nous en parle avec passion, comme de vieilles connaissances à lui ou des copains de jeux ; car dans ses narrations sur les exploits de ses héros préférés, il se situe lui-même dans l'action. Compagnon d'Hercule, d'Ulysse, de Persée et autres dans leurs aventures, il accomplit avec eux les Sept Travaux, tua de fabuleux dragons aux mille têtes régénérées que nos chétifs cerveaux incultes de petits broussards ne peuvent même imaginer. Il marcha sur Rome avec Spartacus, envahit l'Inde aux côtés d'Alexandre.

Mais ses vastes connaissances filmiques des fantastiques mondes d'ailleurs ne recoupent jamais les leçons d'histoire du maître ; là, il est nul et ne survit que grâce à moi. Je ne connais ni Maciste ni Maximus le général esclave et gladiateur (quel drôle de nom !), ni Achille, ni César ni sa Cléopâtre ; par contre, grâce à la magie du verbe du griot de la famille, la naissance, l'apogée et le déclin des empires du Ghana, du Mali, du Songhaï, de Ségou, du Macina et de Toucouleur, qui sont au programme d'histoire de l'année scolaire, me coulent fluides dans la mémoire comme les contes de grand-mère. Et ça c'est du chinois pour l'enfant de Médina Coura à Bamako, avec ses autres histoires à la con de félons et méchants Apaches, Sioux et Cherokee toujours vaincus par son ami Buffalo Bill. Des histoires vues et mimées au Petit-Rio, une mythique salle de ciné de Bamako que nous connaissons tous maintenant par cœur sans jamais y avoir été. Bamako, la cité mythique de tous nos rêves, là-bas, très loin, au bord du Djoliba, le plus grand fleuve du monde.

Il n'y a qu'un lac dans mon village, qui ne dure que les trois mois de la saison pluvieuse. Après, ce sont des puisards dans le lit de la rivière qui alimentent le village en eau jusqu'au mois de février. De mi-février jusqu'aux premières pluies de juin, il faut aller tous les jours à dix-sept kilomètres chercher l'eau à dos d'âne ou sur sa tête, dans une grotte s'ouvrant en biais au sommet de la colline. On descend très longtemps, par

une pente abrupte, jusqu'au ventre de la terre, pour remplir sa gourde ou sa calebasse. Dit comme cela, cette tâche parait harassante, mais pas du tout, car elle se passe toujours en fête. Tous les matins, les jeunes gens et jeunes filles du village montent dans la montagne, aux sons des tambours et des flûtes accompagnés de chants et de claquements de mains. Des fois, Djéli Mady, le meilleur virtuose du *tamani* de tout le pays, les accompagne. Et s'il est de bonne humeur, sa musique et sa voix sans pareils réveillent mêmes les morts. *Safoudoudyiaye !!* s'excuse Tomba auprès d'Allah.

Nous y sommes allés des fois, la bande à Mamourou. Mais les jeunes gens nous ont chassés sans ménagements, en nous traitant de vulgaires *bilakoros* non circoncis. Et Mamourou n'aime pas ne pas être la vedette des lieux. Du coup, il déteste et méprise ce rituel quotidien, qui met pourtant tout le village de très bonne humeur.

Je dois avouer que j'aime beaucoup mon village. Même que l'ancien dit qu'il a libéré Paris avec un certain général *Declairq*, autre que le général Dé Gaulli (je croyais que Dé Gaulli était le seul général du monde, tellement l'ancien et les *anti-indépendantistes* parlent de lui en termes superlatifs). Quand l'ancien a bu, il chante les louanges de Paris, « la Ville lumière, la plus belle des plus belles villes du monde, plus belle que Londres la grise, que Bruxelles la campagnarde, que Berlin la ruinée ». Paris où il a tué pour ne pas être tué, bu les meilleurs vins du monde ; Paris où il a aimé avec ivresse les Parisiennes dans des châteaux, dans des hôtels, dans des parcs, sous des porches, dans des trains qui roulent sous terre en creusant leurs propres trous, et dans des bordels.

— Ça veut dire quoi aimer dans des bordels ? que j'ai demandé au directeur.

Il m'a giflé deux fois, un aller-retour, et m'a interdit « de fréquenter les vulgaires valets du néo-colonialisme et de l'impérialisme ».

Mamourou me l'a expliqué après, avec cet air égrillard qu'il a quand lui et Sega parlent de femmes. Ces deux-là doivent connaître des choses secrètes que j'ignore sur ce sujet. Mais quoi donc ? Allez savoir…

— Il y a un bordel dans mon quartier de Médina Coura à Bamako : « Chez Di-Di », qu'il s'appelle.

— C'est faux, il n'y a de bordels qu'au paradis et à Paris.

— C’est une grande maison toujours close où des hommes vont faire *la niokosse* aux femmes qui les payent.

— Oui c’est ça. *La niokosse*, affaire d’initiés que les femmes payent ! je persifle.

— Ouais ! qu’il a répondu Mamourou. Le paradis quoi ! Comme à Paris. C’est les Blancs qui l’ont peut être importé de Paris.

Je crois comprendre alors le sens de tous les épanchements de l’ancien pour Paris, si le bordel est une très bonne chose du paradis. Je reste quand même intrigué. Avec tout le respect que je dois à l’ancien, je n’ai pas peur de le contredire en affirmant que mon village est certainement plus beau et plus agréable à vivre que Paris. Sinon, comment expliquer que l’ancien qui vante tant Paris la belle, l’amoureuse, le paradis où les femmes payent *la niokosse* aux hommes, il l’ait quittée pour venir marier beaucoup de femmes ici, s’enivrer et chanter des chansons de *N’komo* entrecoupées de refrains martiaux, d’odes dédiées à Paris ? C’est qu’il fait meilleur vivre dans mon village qu’à Paris, un point c’est tout !

De cela, je ne dis rien à Mamourou. Il est comme l’ancien. Bien que tous deux jouent les rois et les civilisés dans notre village, ils ne l’aiment pas. Ils y sont par obligation, ou par résignation, faute de mieux. Et il n’y a pas mieux.

Ne se battant jamais dans la cour de récré faute d’adversaires déclarés, Mamourou règne sur l’école avec la complicité de nous autres, ses obligés. Nous lui sommes tous utiles d’une manière ou d’une autre. Il ne souffre pas la contestation.

Suite à ma brutale et humiliante « mise à ma place », je ravale, boudeur, l’amer fiel pourpre de ma rancœur, replié dans ma coquille refermée. Tomba triomphe et exulte avec emphase, il fait des digressions stupides et énervantes, monte le suspense en pointillé, accroche et ligote son auditoire à sa langue fourchue de rapporteur. Je dois admettre qu’il excelle dans son rôle préféré : raconter avec art ce qu’il glane auprès des personnes âgées qu’il fréquente comme leurs poux. Qu’elles me pardonnent.

— Alors, je disais que les Allemands, qui sont à cheval entre les Russes et les Américains, les chefs des Blancs capitalistes doivent faire mou comme la vache. Mon père ne dit rien à ce sujet, mais ma conviction est logique, persiste Tomba en verve.

Je sais qu'il dit faux, mais je ne le corrige pas. La vache et la chèvre sont du même groupe et n'ont rien à voir avec le cheval, qui est plus proche de l'âne. Une histoire de nombre de poches dans leurs estomacs. Je l'ai lu dans *Sélection* et le directeur me l'a expliqué mais j'ai oublié la suite. Cependant, ce que dit Tomba est assez logique ; les Allemands, les Vietnamiens, les Coréens, tous ces peuples à cheval entre Américains et Soviétiques doivent faire mou.

— Et les Américains, c'est comment leur caca ? je m'exclame.

Je m'étais juré de ne plus m'impliquer dans leur histoire. Mais la tentation a été plus forte que moi, l'exclamation m'a échappée. Le directeur a peut-être raison quand il dit que je ne peux pas tenir ma langue espiègle de pie.

Mes camarades, contents de me voir sortir de ma bouderie, approuvent, parce que j'ai posé la question qui sied le mieux à cet instant.

— Ce que je sais, c'est que mon père et l'ancien affirment que les Américains sont les plus forts et les plus riches du monde. Ils ont une arme qui peut faire exploser l'univers entier.

— Le monde et non l'univers, je rectifie. Voir *Sélection* du maître, je précise. Tomba s'indigne, des symptômes d'agacement et de regret agitent les autres. Encore une gaffe, je mords ma langue.

— Concentrons-nous sur l'essentiel, s'impatiente Mamourou, de plus en plus intéressé. Pour les Américains, c'est comment ? éclate-t-il pressé.

— Logiquement, tenté-je…

— Qu'en dit ton père, Tomba ? m'interrompt Mamourou, qui a décidé de prendre les choses en main.

— Ils n'ont rien dit sur la consistance du caca des Américains, mais ils ont mentionné une fois que toutes les semaines nos évangélistes envoient des choses secrètes dans des caisses à leurs chefs à Bamako.

— Cela ne peut être que leur excédent de sucre ! s'excite Sega. Du sucre…

— Le sucre-roi des sucres ! j'arrive enfin à placer, capant l'attention générale. Mais oui ! j'enchaîne. Réfléchissez. Les Américains étant le peuple le plus fort et le plus riche du monde, logiquement leur sucre ne peut être que le meilleur sucre du monde.

— Logique ! admet Mamourou, tendu, et le meilleur sucre des sucres est…

— Le pain de sucre ! je démontre. Avant, seules les grandes personnalités administratives et financières du Soudan pouvaient en avoir.

— J'en ai vu chez le chef de canton pendant le « soleil des Français », au Soudan, se vante Tomba. Mais depuis leur départ, ni les députés ni les ministres, ni Modibo lui-même ne peuvent plus l'avoir. Dénigrement de valet de l'impérialisme.

— Les chefs de tous les Américains du pays doivent collecter les cacas de tous leurs concitoyens chaque semaine et l'expédier en Amérique, spécule Sega.

— Comment ça ? je demande, sceptique.

— Par les étoiles mobiles que l'on voit maintenant dans le ciel toutes les nuits. Avant, ces étoiles n'existaient pas. Ce sont les avions secrets « espions » des Américains, nous a dit l'ancien. Ils atterrissent, chargent, et s'en vont sans être inquiétés, assène de nouveau le fils de l'anti-révolutionnaire. Tel père, tel fils.

— Et que fait notre vaillante armée qui est la plus forte du monde ? je conteste.

— C'est faux ! L'ancien dit que les Américains puis les Anglais sont les plus forts.

— Ce n'est pas vrai : le Mali possède aussi des *migs* plus forts, nous a dit le chef des pionniers. Ils vont jusqu'au soleil.

— Il a menti… Tomba, en rage, est debout au-dessus de moi, les poings fermés. J'ai peur et me rabats sur la force du Parti.

— Quoi, un membre intègre du parti RDA aurait menti ? Je vais le dire à la milice !

— Bouclez-les, vos sales gueules de broussards ! tonne, méprisant, le patron du groupe. Et discutons sérieusement du pain de sucre des Américains !

— Mais c'est quoi, un pain de sucre ? demande le timide, le silencieux Tiokon.

— Ça a la forme d'une courge de chez nous, large à la base et pointue à l'autre bout, se pâme Tomba, toujours fier de faire le faux savant.

— Et tout aussi gros ? insiste le caméléon.

Tout le monde le regarde, surpris, puis on comprend l'allusion au chasseur caméléon, et une grande rigolade nous distrait un instant. Puis je rêve tout haut.

— Imaginez un instant ! La révolution connaît de temps en temps de grandes et longues pénuries de denrées de première nécessité, dont le sucre, qu'entretiennent les ennemis antirévolutionnaires. Suivez mon regard. Voilà que dans notre village vivent quatre à cinq Américains blancs. Des fois, même en fin du mois de décembre, il en vient de partout très nombreux dans l'église de notre village, pour leurs grandes fêtes annuelles. Et durant une semaine entière, ils prient, chantent, mangent, boivent – et forcément, chient. Si l'on arrivait à négocier avec eux pour que la totalité ou une partie de tout ce sucre reste chez nous, on serait très très riches !

— Les Américains n'accepteront jamais de négocier. Ce sont des capitalistes, amis des Français que l'on a chassés, contre les champs collectifs à la russe et les soupes populaires pour tous à la chinoise. Faut pas y compter ! se venge Tomba, dont la couleur politique familiale, parente de celle de l'ancien chef de canton, s'affiche tout le temps. Il compte éternellement sur notre mansuétude. Mais cette fois, c'en est trop. Je jure tout bas que la milice populaire…

— Bêh, il ne nous reste plus qu'à le leur voler, propose Sega, sûr d'être dans son élément.

— Mais comment voler le caca des Américains si forts ? se demande-t-on.

Tout le monde cogite et personne, même pas moi, ne trouve meilleure solution.

Mamourou, distant, sourit de notre « immaturité congénitale », de nos horizons bornés par le sommet de notre coteau.

— J'ai vu et assimilé au cinéma toutes les techniques de vols à la tir, de cambriolages, de hold-up, d'attaques à main armée, de coups de commando et de détournements de fonds, de blanchiment d'argent sale. Nous restons bouche bée devant tant de connaissance dans l'art du vol, devant tant de vocabulaire aux résonances bizarres et incompréhensibles. Argent sale ?

— Sega, le spécialiste du maraudage, viendra avec moi pour monter un plan d'attaque, ordonne le chef, qui s'auto-proclame chef d'état-major.

— Mangeons la viande, maintenant. La chair de margouillat n'est bonne que chaude, propose Tiokon en connaisseur.

— Après on se sépare comme d'habitude, décide le chef. Moi je vais me retirer avec mon aide de camp dans les bureaux de notre état-major, pour élaborer le meilleur plan d'action infaillible. Sadio, toi tu nous serviras

d’agent de liaison ; donc ne sois pas trop loin de la classe de CM2, notre QG.

Mamourou, les mains dans le dos marche à grands pas, comme Dé Gaulli lui-même en campagne. Sega le talonne à chaque pas. Ils sont très fiers d’eux et s’agitent avec des allures de chefs de milice en opération anti-révolutionnaire.

On avale à grandes bolées le bouillon de rongeurs, de volatiles et de reptiles, car le soleil tombe déjà dans le ventre de l’horizon. Je me réjouis ouvertement, avec ostentation, de la confiance placée en moi pour participer partiellement à l’élaboration du plan en tant qu’agent de liaison. Tomba, qui se considère comme le géniteur de l’idée, se sent floué ; il est renvoyé dans son trou, à attendre. La tête dodelinant dans son col, il bougonne des mots incompréhensibles, à part pour lui.

Dans la classe de CM2, l’écolière de service de nettoyage a presque fini de balayer la salle et de laver les tableaux. Mamourou n’a cure de ses protestations contre notre intrusion dans ces lieux, qui doivent rester propres jusqu’au lendemain, vendredi. Il menace et expulse la fille et se met avec emphase devant le tableau, en disant :

— Nous avons deux stratégies possibles. Nous pouvons faire le coup à la James Bond, style grand espion, ou à la gentleman cambrioleur, style… J’ai oublié ça.

Sega et moi nous nous regardons, interrogateurs, car nous n’avons pas encore fait la connaissance de ces messieurs, qui sont certainement plus forts que Dé Gaulli lui-même, puisque Mamourou n’y fait pas référence. Nous haussons les épaules et les sourcils d’ignorance.

— C’est toi le grand général. Tout ce que tu décideras sera juste, je le gonfle. Quand on est faible, il faut savoir lécher. Leçon d’expérience.

— Bien, on va se la faire à la gentleman cambrioleur. Le style James Bond demande des rudiments. Un bon cambrioleur peut réussir, doit réussir. Tout d’abord, il nous faut repérer les lieux, la géographie et la topographie des magasins de dépôt de sucre des prêtres américains. Pour cela, il nous faut un agent à l’intérieur de la maison. Sadio, ce sera ta mission secrète. Tu vois Pierre, le fils du jardinier-cuisinier des Blancs, et tu lui soutires le lieu de la cachette des pains de sucre. Ensuite, les moyens et le *timing*. Tout doit être prévu, chronométré à la minute, voire à la seconde près. C’est ce que

font les meilleurs professionnels du cinéma comme James Coburn, dans *Les Douze Salopards*.

— Moi, je ne suis pas un salopard, proteste Sega. L'ancien injurie toujours ses adversaires comme ça. Il paraît que c'est pire qu'insulter père et mère.

Mamourou le foudroie d'un tel regard de mépris que Sega, confus, comprend qu'il a dit une bêtise plus grave que le mot salopard.

— Au lieu de vomir toujours des conneries de péquenot, va au village nous chercher chez le forgeron Ballo, ou chez le réparateur de vélo Diallo, des marteaux, des pinces, des tournevis, des clefs à molette, des pieds-de-biche ou leur équivalent.

— Où veux-tu que l'on trouve une biche en plein village ? Sega et moi rions cette fois des conneries du chef. Mais il nous ignore si placidement que nous nous taisons, confus.

— Il nous faut aussi une barre à mine, de la poudre à fusil. Partez à présent à vos missions. Je réfléchis calmement au *timing* de l'attaque. Ce sera forcément le soir. Au cinéma, les cambrioleurs opèrent toujours de nuit. Sega, tu récupères Tomba et le chasseur pour t'aider si besoin est. Inutile de vous recommander la discrétion absolue. Nous travaillons pour le bonheur de tout le village. Si jamais le secret vient à s'y répandre, on se fera déposséder par des gangs d'adultes plus forts que nous. On perdra tout, le sucre, l'argent, et les honneurs.

Les révélations de Pierre, le fils du jardinier-cuisinier des petits Américains, s'avèrent d'une importance capitale. Première information très motivante obtenue de lui, c'est que le caca des Américains possède une telle valeur à leurs yeux qu'ils le font dans leur propre chambre à coucher. À part le directeur de l'école et le vieux chef du village qui ont une fosse d'aisance dans leurs toilettes, dans un coin éloigné de leur concession, tout le reste de la population du village se soulage en brousse, derrière un tronc d'arbre, un buisson, ou dans une touffe de hautes herbes. Et voilà que les Blancs gardent jalousement leurs excréments sucre dans leur chambre à coucher. Preuve que Tomba dit vrai.

Deuxième renseignement tout aussi important, ils ont aménagé à l'extérieur, tout près du mur de leur chambre, quatre grandes fosses avec un

système de filtration au charbon, fermé par de grosses dalles, tel qu'on l'a appris en classe.

— Ça s'appelle une petite usine. Ce sont des machines qui transforment une chose en une autre plus jolie, nous explique Mamourou le citadin. Les Chinois en ont construit une pour le Mali qui transforme le tabac en cigarettes. C'est ça, une usine.

— Certainement que les Américains font naturellement dans leur chambre à coucher des petits pains de sucre, que les machines rassemblent en de plus gros pains de sucre à l'extérieur, que seuls les ministres et le président peuvent se payer, dis-je, inspiré.

— Ouais, c'est ça l'explication, approuvent en chœur tous mes camarades. Ce qui lève l'énigme de Tiokon qui nous avait fait rire, faute de solution.

— Si les trous à machine sont au dehors, il suffit d'attendre que les gens dorment pour déplacer les dalles et récolter les stocks de pain de sucre, propose le stratège de la ville.

Dans l'impatience, une seconde dure l'éternité nous a dit un jour Monsieur. Ce soir, dans l'attente de l'extinction des feux de la mission protestante, ni la cérémonie de thé vert malien ni l'élaboration des futurs projets avec l'argent du sucre n'étanche l'impatience de l'action. Et déjà des allusions aux règles de partage du futur butin affleurent. Qui va descendre le premier dans le trou à pain de sucre ? Comment et à qui le vendre ? Chaque fois, les regards se tournent vers Mamourou, qui reste caillou.

— Enfin, on improvisera, je suggère.

Les rats, voleurs de sucreries, avaient creusé de larges et profonds trous tout autour des dalles derrière la maison de Louise. Preuve que le sucre était bien là. Grâce aux houes et à la barre à mine posée en levier, la première grosse dalle recule à l'angle et ouvre sur un trou suffisamment grand pour y laisser passer un garçon de sept à huit ans.

— J'ai la torche de ma tante. Tiens-la un instant, Sega, je descends le premier, tranche Mamourou comme si la possession de la torche de la femme de son oncle lui conférait tous les droits de possession du monde. S'il y a trop de pain de sucre, Tomba, qui est le propriétaire de l'idée, me rejoint, et on avisera. Je regarde Sega et Tiokon. Ils détournent la tête.

— Bon ! De toutes les manières il y aura suffisamment de sucre pour tout le monde, si l'on évalue ce que cinq Américains et leurs invités de Noël et de Pâques peuvent faire. Faut pas s'inquiéter…

Mamourou s'appuie sur ses deux coudes et laisse son corps descendre dans le trou, les jambes les premières.

— C'est chaud dedans, mais c'est normal, il fait toujours chaud dans les usines. Il lève les bras au-dessus de sa tête et disparaît dans le trou noir. On entend un plouuuc mat et visqueux.

— C'est comment ? hurle Tomba pressé de descendre.

— C'est, c'est… La torche ! Envoyez la torche bon sang ! crie-t-il comme paniqué. Les bruits sonnent mou.

— Tu te noies dans le sucre ? demande Sega en lui lançant la torche dans le trou.

— Oooh merde ! Woooohiii ! Wooohiii ! hurle le neveu du directeur dans le trou noir. Il a attaqué la torche ! Un serpent, un gros serpent à la tête en éventail. Sous la dalle ! Film hindou ! Cobra !

— Le serpent gardien du trésor ? demande Tomba atterré qui se jette en arrière, prêt qu'il était à basculer dans le trou de sucre. Tremblant de trouille, il baragouine, agité.

— *Safouroudiaye* ! Un cobra dans le trou de sucre avec Mamourou ! O *tôt ti kê né nyanan !* Moi je ne serai pas témoin de la suite…

Tout en répétant en automate cette litanie : « Un cobra ! O *tôt ti kê né nyanan !* », il détale dans la nuit comme une hyène rescapée d'une pendaison. Une effroyable panique explose dans nos rangs. Sega se lance à son tour à la poursuite de Tomba en vociférant tout aussi mécaniquement : « Tiens le symbole, tu as parlé en bamanan. Tiens le symbole, tu as parlé en bamanan ! »

Puis les longs hurlements de Mamourou finissent dans un aigu poignant, transpercent la nuit depuis longtemps vieillie, et glacent mon sang dans mes veines flasques, nouent mes tripes et paralysent mes jambes. Tiokon s'est dissout dans la nuit comme à son habitude, en caméléon. Personne ne l'a vu disparaître. Je rampe comme je peux vers le trou dans le grillage. Ces effroyables cris de frayeur, d'angoisse et peut-être de douleur jaillis du trou de l'usine m'anesthésient. Je me recroqueville sous un buisson, bouche mes oreilles de mes doigts et pleure de terreur. Terreur pour moi, terreur pour mon village et pour mon pays, maintenant exposés à la vengeance du directeur, un homme salarié, riche et puissant et des Américains, les plus

forts du monde avec leurs avions étoiles qui sillonnent toutes les nuits nos ciels sans bruit, et leur arme qui pulvérisera le Mali et l'Afrique par notre faute.

Ps. Les mots et expressions en italique sont souvent des mots et expressions compliqués, façon toubab, ou en bambara, dont le sens ne paraît pas clair pour moi quand c'est en français de France, et pour vous quand c'est en franfricain.

Moussa Konaté est né en 1951 à Kita au Mali. Il a suivi des études à l'École normale supérieure de Bamako. Il abandonne son métier de professeur de français en 1984 et crée en 1997 les éditions Le Figuier. En 2001, en collaboration avec Michel Le Bris, il organise le premier festival littéraire international de Bamako. Depuis 1999, il vit entre Limoges et Bamako.

Repères bibliographiques

– *Le Prix de l'âme*, Présence africaine, 1981
– *Une aube incertaine*, Présence africaine, 1985
– *L'Or du diable*, L'Harmattan, 1985
– *Fils de chaos*, L'Harmattan, 1986
– *Chronique d'une journée de répression,* L'Harmattan, 1988
– *Les Saisons*, jamana, 1989
– *Le Commissaire Habib et l'assassin du Banconi,* Gallimard, 1989
– *Mali : ils ont assassiné l'espoir*, L'Harmattan, 1990
– *Un Monde immobile*, La Sahélienne, 1994
– *Un Appel de nuit*, Lansman, 1995
– *Coorgi*, Le Figuier, 1996
– *Terre d'ombre et de feu* (1997), *Les Orphelins d'Allah* (1997), *L'Empreinte du renard*, (2006), Fayard

Et plusieurs contes édités par Le Figuier.

UNE HISTOIRE DE CHAT

Couché sur le rebord de la fenêtre, je somnole. Il fait un peu frais, mais le soleil brille et ses rayons me réchauffent tendrement. Les feuillages sont emplis des chants et des piaillements des tourterelles et des moineaux qui s'en donnent à cœur joie. Ils viennent même virevolter au-dessus de ma tête. J'entrouvre seulement les paupières, juste le temps de constater leur ivresse. D'une certaine façon, nous sommes de vieux amis ; c'est pourquoi ils savent qu'en pareille circonstance, tout à ma douce paresse, il m'est impossible d'effectuer le moindre geste agressif. Alors ils en abusent. Même le vieux margouillat tout ridé ose sortir de son trou et, au mépris de toute prudence, vient me narguer en branlant de la tête sans arrêt !

C'est ici ma maison, pour ainsi dire, depuis le jour où l'homme qui allait être mon maître m'y a amené de je ne sais où. J'ai fini par apprendre que je m'appelle le chat. Je mange à ma faim, je dors où je peux, et je n'ai ni métier ni fonction. J'ai cru comprendre que je suis né pour attraper des souris. Seulement, cette maison est trop propre pour que des souris succombent à la tentation de s'y hasarder. Qu'on ne s'étonne donc pas de mon humeur vagabonde : l'oisiveté est mère de tous les vices, n'est-ce pas ? Encore que moi je ne commette pas de méfaits : je me contente d'aller à la chasse aux filles par moments. Le reste du temps, je cherche un coin où il fait bon dormir. Je serais sans doute le plus heureux des chats si de temps en temps on me faisait des câlins. Malheureusement, mon maître est un homme très gentil qui m'apporte les mets les plus délicieux, mais il est

toujours pressé ou occupé et son épouse est, paraît-il, allergique à mes poils. Je crois qu'elle ne me porte pas dans son cœur, cette femme, car elle prétend que je suis un sorcier. Moi, un sorcier ! Il ne manquerait plus que ça. Pourquoi donc serais-je un sorcier ? Parce que, quand on me lance en l'air, à quelque hauteur que ce soit, je retombe toujours sur mes quatre pattes au lieu de me casser la figure ! Cela suffit pour être un sorcier… En fait, j'ai compris, ce n'est qu'un prétexte pour cacher le peu d'amour qu'elle a pour le chat que je suis. Une autre raison possible, sinon probable, de la quasi-antipathie que la femme éprouve pour moi : la mystérieuse disparition du perroquet. Mais c'est une autre histoire dont je vous reparlerai plus loin. Ma consolation est que leur enfant prend plaisir à me caresser quand sa mère ne peut l'apercevoir. C'est lui mon copain. Je soupçonne d'ailleurs que je ne suis dans cette maison que par sa volonté : il a voulu un chat, on lui en a offert un. J'ignore si ç'avait été pour fêter un de ses anniversaires, mais je n'en serais pas étonné. Il est normal, dès lors, qu'en l'absence de ses parents, nous soyons comme deux chiots en liberté : rien ne nous est interdit.

Aujourd'hui, il fait beau et je me prélasse sur le rebord de la fenêtre, c'est l'essentiel. Ce qui arrivera plus tard, c'est une autre histoire. Chaque chose en son temps. Voilà que je parle comme un vieux chat sage qui n'a même plus suffisamment de dents pour croquer une souris. Soudain, on me tire la queue, on me la pince. Je grogne : « Quel est l'imbécile qui s'amuse à tirer la queue du chat ? » Évidemment, c'est peine perdue, parce que si c'est un humain qui agit ainsi, il ne comprendra rien car les humains ne se rendent pas compte que le chat aussi parle. Sans doute, leurs oreilles bouchées ne leur permettent-elles pas de tout entendre. Alors je parle le seul langage que les hommes obtus sont susceptibles de comprendre : je me redresse, hérisse mes poils, retrousse mes babines et hurle, toutes griffes dehors, prêt à châtier l'impudent qui ose martyriser le chat qui se prélasse au soleil… En écho, j'entends un rire dont le timbre m'est familier : c'est celui de mon copain. Lorsque je l'aperçois enfin, je ris à mon tour, mais, comme d'habitude, il ne m'entend pas, car il est vrai qu'un chat ne peut pas rire comme un homme, sinon toute cohabitation entre nous serait impossible. Comprenne qui pourra. Mon petit copain est donc de retour de l'école et, puisque nous sommes seuls, la fête commence. D'abord, comme il se doit, il m'offre une pleine poignée de ces petites boulettes de viande fort salées que j'adore, puis il ouvre le frigo, et c'est parti pour le grand festin. Dans la

même assiette, nous mangeons de tout, sauf des épinards, que nous détestons tous les deux. Et, en guise de dessert, mon copain m'offre le délice des dieux : un grand bol de lait frais. Inutile de vous dire que je n'en fais que deux lampées, n'est-ce pas ? Pour signifier au reste du monde que nous avons fait ripaille, nous rotons de concert, encore et encore, puis nous nous esclaffons. Naturellement, comme je l'ai déjà expliqué, lui n'entend pas mon rire, parce qu'un chat rit autrement qu'un petit garçon, mais je vous assure que je ris aux larmes. Elle est pas belle la vie, quand on s'appelle le chat et qu'on peut rester seul avec son petit copain ? À présent, soûl de lait, la tête me tourne ; alors c'est parti pour les bêtises. Comme toujours, c'est mon copain qui en donne le signal. D'abord, la musique ! Il met un morceau de rap du diable, pousse le haut-parleur à fond, à tel point que tout le salon se met à vibrer. Et nous dansons sans retenue. Eh oui, le chat danse, ne vous en déplaise. D'ailleurs, cela va de soi si on se rappelle mon agilité légendaire. Quoi de plus normal alors que je fasse des sauts périlleux, que je voltige d'un coin du salon à l'autre si bien que parfois, emporté par mon élan, je sors par la fenêtre et me cogne contre l'arbre où les oiseaux piaillent de plus belle ? Le rythme entre dans mon corps et m'entraîne comme un possédé du vaudou. Et voilà que mon petit copain passe à la musique africaine ! Oh ! là, là ! ça swingue, ça se cabre, ça se déhanche, ça se contorsionne, ça tourne comme une toupie, ça sautille à pieds joints, ça glisse, ça se trémousse à n'en plus finir. Quand le lait frais a envahi tout mon cerveau, je ne sais plus ce que je fais : alors je saute sur la tête de mon copain qui danse à perdre le souffle et là, au beau milieu de son crâne, je danse comme jamais chat ne l'a fait. J'ignore de quoi s'est soûlé mon copain, mais je n'ai jamais vu humain danser ainsi : comme une toupie, il tournoie, son copain le chat en calotte sur son crâne, tant et si bien qu'il entre en transe. Je saute sur le sol, m'empare de la tasse de lait que je porte comme un casque de mineur. Mon copain s'étrangle de rire. Moi aussi, je m'esclaffe et me jette sur ses genoux. C'est vrai que les humains ne se rendent pas compte que les chats rient, mais je suis sûr que mon copain a dû sentir les secousses de mon corps, car je pleurais de rire. Nous continuons ainsi, son rire sonore se mêlant au mien, inaudible. Arrive enfin le moment que nous attendons tous deux avec impatience. Je vous l'ai dit, c'est lui qui commence toujours. Alors que je suis assis contre lui sur le divan, il me lance un oreiller à la tête. J'attrape l'oreiller et le lui balance en pleine figure. Il veut me prendre la queue, je bondis et m'installe sur le

frigo. Il cale une chaise contre le mur et, s'étant hissé sur la pointe des pieds, il tente de s'emparer de ma queue – encore ! Hélas pour lui, un chat tient à sa queue comme les humains à la prunelle de leurs yeux : alors je m'élance et atterris sur le buffet où je cogne un vase qui, en dégringolant, entraîne une veilleuse, laquelle à son tour bouscule une petite horloge, et tout cela s'écrase sur le carreau dans un bruit cristallin interminable. Il est bien orgueilleux, mon copain, car pour rien au monde il ne veut reconnaître la supériorité du chat. Aussi arrache-t-il un rideau et m'en bombarde. Je veux esquiver le projectile, mais, pour une fois, mon agilité est prise à défaut : je suis prisonnier du filet. Je me débats farouchement en usant de mes griffes et de mes dents, rien à faire… l'ennemi résiste. À travers la mousseline, j'aperçois mon copain qui, avec un rire triomphant, s'avance vers moi, les mains en forme de crochets au bout de ses bras tendus. Aucun doute, il va me ridiculiser en me transformant en saucisse. Mon sang ne fait qu'un tour quand je pense que l'honneur du chat est en jeu. Mû par l'orgueil ancestral, je commande à mes griffes de pratiquer une large entaille dans le rideau et me voilà libre avec quelques lambeaux de mousseline sur le museau. Je feinte mon copain et j'atterris dans un fauteuil. Il s'élance vers moi, j'esquive sa prise et me retrouve sur le grand buffet après avoir renversé en passant le ventilateur sur pied. Ce faisant, nous continuons à rire comme deux hystériques. Du buffet, je saute sur la petite bibliothèque. Là, artistiquement, je fais dégringoler tous les livres qui dorment dans les rayons, et ils s'abattent sur le carreau dans un bruit pareil à celui de centaines d'oiseaux qui s'envolent tous à la fois. Qu'à cela ne tienne, me voilà sur la grande bibliothèque avec ses gros livres que je balance par terre en riant aux éclats. Il doit bien regretter de ne pas être un chat, mon petit copain, car, sans arrêt, il saute piteusement pour s'emparer de ma queue sans jamais y parvenir, naturellement. Je décide donc, moi le chat, de prouver à mon copain que la nature m'a doté de qualités athlétiques dont il est dépourvu : sur la grande bibliothèque trône une lampe à abat-jour en porcelaine dont le cordon d'alimentation électrique est raccordé à la prise de telle sorte qu'il forme une espèce de z. Je décide de faire le funambule. Et ça marche, à la grande joie du garçon qui applaudit à tout rompre. Mais, hélas ! je ne savais pas que j'étais lourd au point d'ébranler la grande bibliothèque, laquelle vacille sur ses fondations et s'affale en entraînant un pan du faux plafond dans un tintamarre de fin du monde. Mon petit copain pousse un cri de détresse et se fige, les yeux exorbités. Or moi, ivre du lait

qu’il m’a fait ingurgiter, je n’entends plus rien, ne vois plus rien. Je me mets à danser une rumba endiablée qui redonne du cœur au petit et il se trémousse lui aussi avec son rire cristallin que j’adore. Je saute de nouveau sur la petite bibliothèque et vlan ! je lance un bouquin à la tête de mon copain qui, la tête dans les mains, pousse un cri qui me glace. Quand j’aperçois le sang qui dégouline sur sa chemise, son œil tuméfié, je me dis : « Là, le chat, tu as fait trop fort. » Je m’approche de lui pour le consoler en lui léchant la plaie du visage, mais il me donne un coup de pied tellement violent que je suis projeté contre le mur. Évidemment, il est hors de question pour moi de jouer le bon Samaritain. Je présente mes excuses malgré tout, mais il est vrai que les hommes n’entendent pas ce que disent les chats et mon copain continue à pleurer amèrement. Je suis confus mais aussi irrité, parce qu’il ne m’écoute pas, le garçon. À mon tour, je boude : je vais me blottir sur le rebord de la fenêtre.

Dans les arbres, le silence tombe brusquement. Le petit peuple qui s’y agitait m’a sans doute aperçu et a compris à ma mine assassine que la récréation était terminée, de sorte que les sanglots de mon copain n’en deviennent que plus poignants. « Écoute, mon copain, à voir tes lèvres tuméfiées, je comprends que tu souffres. C’est vrai aussi, d’une certaine façon, que c’est moi qui t’ai fait mal, mais reconnais que si tu ne m’avais pas soûlé de lait, tout cela ne serait pas arrivé. Rappelle-toi en outre que c’est toi qui a mis de la musique africaine. Je n’ai pas fait exprès, tu le sais bien. » Je lui parle, mais il ne m’écoute pas et quitte le salon. Alors, je médite sur le destin des chats. Naturellement, pendant ce temps, je ne suis plus sur mes gardes. À un moment donné, une main emprisonne mes deux oreilles. Je pense que c’est mon copain qui veut se venger, mais quand je tourne la tête et que j’aperçois la mine décomposée de sa mère, je me dis que ça sent le soufre. En tout cas, je suis neutralisé, car prendre un chat par les deux oreilles, c’est l’anéantir. Je n’ai même pas le temps d’ouvrir la bouche – pardon, la gueule – que je me retrouve dans la cage du perroquet envolé dont le verrou fait cric crac. Embastillé, le chat !

Elle ne m’aime vraiment pas, cette madame, sinon comment expliquer qu’elle me condamne sans me donner l’opportunité de me défendre ! Il est vrai que nous autres chats ne nous embarrassons pas de scrupules quand il s’agit des souris, mais tout le monde sait que les souris sont des êtres malfaisants. « Écoutez-moi, madame, pour une fois depuis que je suis dans cette maison. C’est le bambin qui a commencé. On a joué, chanté, dansé,

mangé, on s’est soûlé de lait pendant que vous n’étiez pas là. Sur ce point, je plaide coupable. Mais souvenez-vous que je ne suis pas responsable de mon oisiveté : vous avez vous-mêmes fait en sorte qu’il n’y ait pas de souris dans votre demeure. Quant à l’état de votre salon, je suis désolé, mais j’étais sous l’emprise du lait que votre fils m’a donné. Il est autant responsable que moi. Quant à son bobo, c’est un pur accident. Vous savez bien que je l’aime trop pour lui faire mal. Demandez-le lui quand il aura arrêté de pleurer et il vous le confirmera. » Peine perdue, elle ne m’écoute même pas. Elle entre dans la chambre à pas pressés, comme son mari. Je crois qu’elle m’en veut, cette dame, qu’elle m’en a toujours voulu. Elle doit sans doute penser que je suis responsable de la disparition de son cher perroquet. En effet, avant mon arrivée, dans la grande cage de fer où je me trouve actuellement habitait un perroquet loquace que je n’adorais pas. Je crois même que je l’aurais croqué volontiers sans la cage qui le protégeait comme une forteresse. Je ne sais comment, mais le vilain perroquet avait appris mon nom. Partout, à tout moment, on l’entendait crier : « Le chat ! le chat ! » sans raison. Mettez-vous à ma place. Il suffisait que quelqu’un pose n’importe quelle question, et la réponse était connue : « C’est le chat ! » On n’avait même pas besoin de lui demander son avis. Alors, n’avais-je pas raison d’avoir des pensées assassines ? Un jour, je m’en souviens, quelqu’un a demandé à mon copain comment s’appelait son père et le vilain perroquet a répondu : « C’est le chat ! » Les gens mal intentionnés auront tôt fait de penser qu’entre madame et moi tout n’est pas très clair. Imaginez la colère de monsieur apprenant que c’est son chat qui le cocufie ! Heureusement, voilà qu’un jour le perroquet disparaît, quelqu’un ayant laissé la porte de son château ouverte. J’ai entendu madame accuser le chat. Ce devait être un crime parfait, car ni le cadavre ni l’arme du crime n’ont jamais été retrouvés. Le perroquet s’est envolé vers la liberté parce qu’il ne devait pas trop se plaire ici. Moi, je suis là sans laisse et pourtant l’idée ne m’a jamais effleuré de m’enfuir. Toutefois, vu la tournure des événements, je crois que j’aurais dû.

Soudain, une secousse comme un tremblement de terre : la dame soulève la cage sans ménagement. Me voici suspendu entre ciel et terre. Je tourne la tête en tous sens pour comprendre, mais tout tournoie tant madame va à grands pas. J’entends des portes claquer, des talons sur le carreau. Je vois le portail : mais où m’emmène-t-elle donc, cette femme ? Nous sommes dans la rue. Un flot de voitures passe et repasse. Que de monde, que de bruit !

Parfois, certains passants se cognent contre la cage, alors je suis secoué jusqu'aux intestins. Quand je lève la tête, je ne vois que la main qui tient ma prison, quand je regarde de côté, rien que l'étoffe de la jupe de madame. Je regrette de plus en plus de n'avoir pas agi comme l'antipathique volatile. Où m'emmène-t-elle donc ? Pas là d'où je suis venu, j'espère bien. Nous voici sur le parapet du pont qui enjambe la rivière. Je vois l'eau, j'en sens la fraîcheur. Mais que fait-elle ? Par le saint des chats ! Me voici bien encagé, flottant sur la rivière : sans hésiter, elle a donc balancé le château du perroquet par-dessus le parapet et je la vois qui s'en va sans un regard pour moi. Le château tangue, j'ai les pieds – pardon – les pattes dans l'eau. J'ai peur. Je lui crie : « Mais… vous ne pouvez pas faire ça, madame : il n'y a même pas eu de procès ! »

Yambo Ouologuem est né en 1940 à Bandiagara au Mali. Il finit ses études secondaires au lycée Henri-IV à Paris. Puis il obtient plusieurs diplômes : licence de lettres, de philosophie, diplôme d'études supérieures d'anglais et un doctorat en sociologie. Il enseigne à Charenton (France) de 1964 à 1966. Il reçoit le prix Renaudot (1968) pour son premier roman *Le Devoir de violence*, lequel fera pourtant l'objet d'une vive polémique en Afrique et en France où il est accusé de plagiat. Plusieurs passages du livre sont en effet inspirés d'œuvres de Graham Greene et d'André Schwarz-Bart. Le livre est retiré de la vente à l'initiative de l'éditeur, Le Seuil, en 1970. Il sera néanmoins traduit en allemand, en anglais, en danois, en japonais, en norvégien, en néerlandais, en suédois, en espagnol et en italien et est considéré depuis lors comme une œuvre fondamentale et un des classiques de la littérature africaine, toujours lu et enseigné dans le monde. Retiré de la vie littéraire, il vit au Mali près de Mopti, refusant tout contact ayant trait à son œuvre.

Repères bibliographiques

Sous le pseudonyme d'Utto Rodolph, il publie un roman érotique, *Les Mille et une Bibles du sexe* (éd. du Dauphin, 1969). Quelques poèmes parurent en revues ou intégrés dans des anthologies. Il a également collaboré à la réalisation de manuels scolaires de littérature. Autre publication : *Lettre à la France nègre* (1969). *Le Devoir de violence* et *Lettre à la France nègre* sont disponibles aux éditions Le Serpent à Plumes.

LA PEAU SUR L’ŒIL

La bouche de métro ressemblait à une paupière. Sous l’éclairage laiteux, c’était tout ce dont se souvenait Régis, dont la peau n’a pas de portes. C’était l’occasion ou jamais. Non. Pas tout de suite. Il choisirait sa cible et frapperait de nouveau.

Régis respira la présence de ses pores… Dans cette foule où il savourait l’inconnue comme un fruit mûr et voudrait la ravir, il sait que les baisers sont plus étrangement volés, et plus lents. L’homme n’y parlait pas, non : il suggérait. Il voulait la femme. Défi autant que jeu. Il aurait la femme. Ou plutôt il ne savait plus.

Dès la première secousse, il s’inclina vers la gorge granulée. Cependant il ne la regardait plus, non. Il l’épiait. Il ne la touchait pas. Elle restait figée, le visage emperlé de sueur légère. Il lui semble. Il lui semble. Elle bouge, elle le fuit : il bouge et se tend. C’était une entrée, il amenait cela avec lenteur ; cela fredonnait en indécisions, par poussées dangereuses et régulières. C’était une fraîcheur à ce point sans obstacle que d’abord il y prit un goût affectueux, dru. Mais il fut bien vite habitué par cette espèce d’ardeur sans scrupule qui nouait son désir… Dans sa main, c’était comme un fourmillement, une démangeaison, un besoin de toucher le corps chaud.

Cela prit brusquement son aine. Une rafale. Ouragan immobile entre leurs visages voisins. Il sentait férocement la chaleur mûre – belle et prête à se défaire – de cette compagne inaccessible. Il en avait déjà plein les doigts. Allait-il allonger le bras sournoisement ? Il regarda l’inconnue droit dans

les yeux. La femme avait oublié. Du moins elle ne l'a pas reconnu. Pas encore… Si. Et ses lèvres s'entrouvrent, comme étonnées. Il y a une longue histoire au fond des prunelles qu'il croise.

Il se sentit très faible… Humant le grain magnifique de cette peau de femme, il crut qu'il allait se trouver mal. Allait-il la regarder encore une fois ?… Ah !… Lui sourire ?…

Heureusement, il se souvint du journal que sa main gauche tenait entre le pouce et l'index. Il le déplia doucement, après l'avoir remonté à hauteur de lecture. Là, tout lentement. Là…

Il lui semble qu'elle l'ignore en baissant les paupières. Qu'elle se raidit – quel silence ! – Il se sentit défaillir…

C'était comme un sommeil lucide. Il n'en arrivait pas à rejeter le bourdonnement de ruche. Mais il se reprit, jouant à maîtriser son vertige. Ce genre de pensées lui était aussi familier que sa main droite à l'œuvre. Son corps était neige chaude voguant au-delà d'un pays de mer. Et le bruit sur les planches des lèvres des pneus devenait bruit de vague. Si la femme avait eu l'air moins insolemment ennuyé, tout eût changé. Mais il avait la gorge nouée et cela l'irritait. Son cœur avait des battements irréguliers. Il s'y maintint. Corps engourdi à demi. Ses paupières étaient déjà pleines d'aube. Une marée d'images y montait. Tout d'un coup, il ouvrit les yeux : sa voisine était toujours en face de lui… Il s'approcha.

Le journal qu'il tenait à la main était déplié, de sorte qu'il n'y paraissait rien d'abord au-dessous.

Mais quand il inclina cette main, il s'aperçut que les feuilles folâtraient à quelques centimètres de la poitrine de la femme.

Sa pensée première fut de cacher ce mouvement d'approche à tout regard. Mais comment ?

Régis s'assombrit. Il débattait une proposition profonde… Les feuilles frôlaient le tissu du manteau, à présent… Le coin du journal, surtout. « Il aura été distrait : c'est cela. » Si la femme sursaute, il lui présentera des excuses.

L'inconnue se tenait debout. Toujours. Jusqu'à la station suivante, où le portillon automatique libéra un essaim de voyageurs. Deux jeunes gens descendirent, plusieurs passagers montèrent, rendant plus compactes la

masse des corps. Remous de coudes, de bustes et de torses… Les compresseurs alimentant les réservoirs d'air comprimé se firent entendre en un bruit suivi de celui des boutons des automatiques et du monocoup, dans le grondement rythmé des boogies – ensemble des quatre roues de wagon.

Les spasmes berceurs du train naissaient en cadence et comme sans effort de la loge de conduite. Ils s'échauffaient, sifflaient et hennissaient, et leurs ruades étaient un délire gémissant qui jetait des étincelles puis, d'un coup, entrant en gare, roula comme dans une sueur.

Régis regarda intensément la femme. Il avait vu trembler en sa pupille mille petites lèvres de lumière. Il la regarda – elle des seins de qui la danse a duré plus d'une seconde. Il conçut comme une espèce de colère à l'idée que l'a femme n'avait rien vu.

En Régis, une voix lointaine dit : « Si elle ne sait rien, c'est que je dissimulais à merveille ? » En vérité, tout était brouillard. Elle écarterait brutalement les cuisses, elle se débattrait sans doute, songea-t-il, mais l'ignorance des autres passagers viendrait à bout de la pudeur de la brune. Cela l'excitait terriblement.

Il n'y tint plus.

Comme distraitement, il profita d'un mouvement chaloupant du train au virage pour laisser son coude cogner si durement le bras de l'inconnue, que celle-ci, revenant de l'enfance des voyages, se choqua de n'entendre pas Régis s'en excuser… Régis riva son regard sur la finesse, la luminosité chaude et sombre des bas résille, dont le semis d'octogones petits et serrés – noirs – respirait l'âpre liberté de son propre désir.

Brusquement, il happa du regard la femme. Et dans le même mouvement, écrasa sa main sur la sienne. Bien contre la barre métallique, froide et ronde, qu'elle empoignait.

Elle n'eut pas un cri : simplement elle devint beaucoup plus pâle. Puis rose. Puis rouge. Gênée. Irritée, elle voulut retirer ses doigts. Elle ne réussit qu'à faire crisser la châsse de son solitaire contre le fer dont elle s'efforça de les détacher. Avec une sorte de rage, Régis écrasa la main moite. Chaude soudain.

« Naïve canaille, femme ! Allons bon… Qu'ai-je fait, ne suffit-il donc pas que le désir nous secoue ? »

Régis était, se sentait très faible. Empli de résolution froide et de perplexité. Peu s'en fallut qu'il ne se résolût à abandonner la partie.

Il écrasa la main un peu plus. Puis, doucement, il lâcha prise, laissant la femme interloquée – qui voulut changer de place. Mais en vain : elle était coincée par la foule compacte. La femme sut que Régis l'avait prévu. Elle haussa les épaules, et allait faire quelque observation désobligeante quand brusquement, jetant sur le côté sa tête, ses lèvres s'ouvrirent toutes grandes, rouges et crispées comme pour crier : sous le journal. Régis écrasait de sa paume la chair écumeuse du pubis de la voyageuse. Et au même moment, il se mordit la lèvre si fort que la femme, interloquée, le crut victime des heurts des autres corps. Éperdue, elle ne savait plus contre qui décharger une indignation devenue sans cible…

Régis dévisagea cette ennemie intime, main revenue à sa place. Son regard se fit pesant, distingué, insidieux, s'encanaillant de ses propres audaces. La femme commença à respirer mal.

Elle a de grands yeux silencieux qui le boivent. Elle entrouvre la bouche soudain, et cette gêne déjà est complicité. Elle ne souffle mot, paraît fâchée, prête à se récrier ou gifler d'un moment à l'autre. Mais devant la froideur du regard de l'homme, elle se déconcerte – et, dans un mouvement de brusque exaspération, envoie un violent coup de genou dans l'aine de Régis. Qui ne bronche pas. Qui ne bouge pas. Semblait s'y attendre, visage impassible.

Il veut, passant disponible, ces cuisses élancées et ces seins nerveux, cette gorge. Dure comme la croupe grasse. Et ce corps tout entier, svelte comme sont fins les poignets : cerclés de bracelets d'or et délicats – comme l'oreille bien faite, aux boucles d'iris noir…

Régis déplie le journal par-dessus le buste haletant. Le déplie et le replie. L'étale. Elle sait, à présent. Et c'était comme si elle tenait péniblement debout. Elle était dangereusement émue. Elle tremblait. Elle avait peur. Elle était en colère d'avoir osé croire que, seconde après seconde, son indignation et ses reproches auraient suffi à décourager l'homme. Car son mari venait de descendre. Elle lui avait parlé, avait bavardé avec le parrain de sa fille dont elle ne voulait pas se faire remarquer, et qui se tenait plus loin, ballotté par les arrivants pour lesquels il descendait toujours afin de libérer la portière, et après lesquels il remontait : moins pour ne pas

manquer son train, semblait-il, que pour ne pas fausser compagnie à l'inconnue coincée près de Régis.

Régis épiait la femme. Il devina. Elle avait la gorge nouée. Chose étrange, les premières approches de Régis l'avaient laissée presque calme. Choquée certes, dans ce compartiment de première classe, mais se dominant. D'où lui venait donc cette peur subite ?

C'est qu'elle cédait – il en avait la certitude – à la tentation de l'innommable… Malgré elle…

L'homme avança la main, promenant avec les gestes ronds et légers de son pouce, ses doigts autour du troisième bouton du manteau d'astrakan. À la hauteur de la taille. Il recourba les doigts, puis la boutonnière. Et, glissant l'index, il fit sauter le nœud. Il observa fixement la femme. Elle avait les narines dilatées, et regardait de côté. Il frotta la motte bombée, les lèvres lactées. Dont il sentit la grotte fine et longue comme une ogive. Puis il toucha la cuisse…

… Et soudain, par-delà les simples attouchements, il lui prit un désir, une envie, quelque chose de plus furieux, de plus impérieux que tout ce qu'il avait senti jusqu'alors – faire de la femme la partenaire offerte aux regards aveugles de la foule dans le compartiment.

Il empoigna la jupe, la fit tourner, lentement, doucement, tout doucement, autour du ventre de la femme, cherchant la fermeture Éclair… Tout d'un coup, il se rendit compte que la jupe tomberait.

Il serra les dents, furieux, se contractant tout entier, se fiant désolément au plus vague espoir, dans cet effort pour ne pas faire tourner en ridicule son audace.

Avec une évidence effarante, la solution lui apparut – nette – mais attaquée atrocement dans ses conditions mêmes. Un conseiller perfide, actif, s'éveilla en lui. Son sexe l'écouta, l'épia, le sentit. Il le suivrait avec cynisme… Et Régis s'entendit murmurer en lui-même, comme pour mieux s'en convaincre : « Oui ».

Il se mit en état d'hostilité : il lui fallait faire une large déchirure dans la laine de la jupe.

Le train roulait toujours.

Régis organisa son viol. Pour un temps, seule la stratégie devait devenir sa règle : son désir, c'était son cynisme insolemment raffiné. Il guettait le

moment propice d'ôter son doigt mutin du clitoris qu'il tâtait à travers le tissu – repoussant tout ce qui n'aboutirait pas à la pleine consommation de la vulve. Mais avant de retirer ce doigt, il voulait faire longuement parler le corps de l'inconnue. Le faire parler tant, qu'à la fin il lui semble oublier les dangers de la chose. Et lui faire bien comprendre qu'une brève inaction n'était guère hasard, mais préméditée.

Il regarda la femme. Respirer. Respirer. Il s'occupa uniquement de bien respirer. Il respira profondément, avec doute, défaitiste… Ses expirations hésitaient en retenues méthodiques, inaudibles, que sa volonté canalisait à travers sa sensibilité attentive.

… Avec douceur, il ôta sa main du corps de la brune, plongeant ses doigts dans la poche intérieure de son pardessus.

Il y prit quelque chose, qu'il glissa sous le journal, contre le ventre de la femme.

C'était un objet plat, froid au toucher comme du marbre poli, et qui émit un claquement sec : jaillissement de lame de couteau à cran d'arrêt.

La femme pâlit, ne comprenant pas. Elle sentit soudain la lame courir contre son sexe, sur la fine couture qui prolongeait la raie discrète de la fermeture Éclair : Régis avait ramené la jupe de face.

Une enivrante terreur l'envahit quand elle entra dans la pénombre étrange du craquèlement des coutures, noyé par le froissement du journal…

Régis enveloppa sa complice du regard ; elle n'avait plus aucun malaise ; au contraire. Le désir de la femme était un torrent très beau où il aurait jeté des cailloux.

Ils atteignirent la station suivante. Personne ne descendit, le quai était noir de gens qui ne voulaient pas se risquer à encombrer davantage le train : plein comme un œuf.

L'inconnue se taisait : cependant, l'arme blanche rompait de sa lame les replis du fil. Avec des tâtonnements, guidés par l'index de Régis appliqué à même la pointe lisse. Avec des reculs, variés selon les mouvements du métro : des avancées petites ; des fuites loin du corps crémeux ; des caresses à plat – raclements contre le slip, qu'ils fendirent. Bruit. Rêche. De déchirure d'étoffe.

Tout cela agaçait un peu, créait en eux un calme parcouru de malaise, les laissait un peu haletants. Suants.

Ce qui les gênait, ce n'était pas la foule, autour d'eux, mais la difficulté de la suite des manœuvres. La femme était grande, très grande, sculpturale. Presque de la même taille que Régis. Comment la prendre ? La verge pointée droite serait à la hauteur du pubis, non du vagin. S'il se rapetissait, il aurait attiré l'attention, lui qui aurait voulu la porter intimement, bercer sa chair conquise au roulement du corps immense de la foule dans la machine.

… Il y a tout à coup un déclic qui lui fait sentir la femme vibrante au bout de son poing fermé. D'instinct, Régis fit rentrer la lame de l'arme : il était temps. Déséquilibrée à un virage, sa compagne avait englouti en elle près de la moitié du corps du métal lisse. Régis promena le couteau dans la chaude glue de la vulve.

Le soleil gifla le train projeté soudain en plein dans la lumière du jour, et courant par-dessus la Seine. Il faisait beau.

Ils se sentaient invulnérables, grisés, indécents, voluptueusement encanaillés.

Ils reconnurent avec ravissement, au bout d'une courte minute, l'ombre vorace du tunnel. Avec elle, leurs narines s'enflèrent de cette odeur râpeuse comme une léchure légère, qui semblait entrer en eux par plusieurs sens, et les exaltait. Car ils se respiraient l'un l'autre plus aisément leurs haleines…

Régis saisit la main de la femme. La glissa dans son slip. Les ongles de l'inconnue s'y promenèrent, en caresses crayonnées autour des testicules et du membre gorgé de battements. Le couteau chut sur l'arête du pénis. La femme s'en empara. Déclic. Craquement d'étoffe. La lame a jailli, perçant le tissu. La femme fit descendre la déchirure : bruit couvert par la rumeur houleuse d'hommes ouvrant les portières. Régis tenait son pardessus entrebâillé.

Ses pans, retombants tout comme ceux du manteau de la femme, étaient un paravent idéal.

À l'instant où le train se remit en marche, la femme fit rentrer la lame qui claqua. Ils s'avancèrent…

Satisfait à la soif de ses enfonçures, le bruit d'eau de la verge fendant la chair bonne coulait encore, cessait par instants, comme étouffé par les accélérations des roues du métro et les coups de frein soudain, où s'engouffraient les grondements de leurs voix. Retenus. Forcenés – tels un azur de sèves.

… Les lèvres chaudes des pneus aux larges rainures lissèrent le bois des planches, et le monde oscilla doucement dans un murmure où ramaient, à

peine perceptibles, des ailes d’une moire indéfinissable…

… Un instant, ce monde s’abolit un peu plus loin. Le train naviguait à tâtons sur une mer sans chemin, en un tunnel noir de lambeaux de brouillards. Il roulait lentement, très lentement, offrant au regard des silhouettes pâles d’affiches Dubonnet, avec, d’un coup, un grincement de machines et des pas de ruelle de voyageurs s’impatientant dans le compartiment. Trois secondes, les narines burent du noir : le courant était coupé. Bouffées. D’air chaud. Rôdant alentour où monte la nuit comme un caillot. Lumières.

Le train roula encore un peu – et le monde n’était rien que l’espace souterrain aux yeux révélé : il prit tout à coup des dimensions de fabuleux malaise. Les yeux interrogeaient.

— Où ?

— Au coin du virage.

Devant eux, un autre train était à l’arrêt. Il dessinait un demi-cercle échappé du bout du tunnel, dans la station en courbe. On n’en voyait pas bien la forme entière, mais on devinait au frémissement rouge qui éclairait l’arrière, un falot et un fanal. Et, bien plus haut, à l’avant, un feu blanc à l’exception de tout feu rouge. Le train était arrêté, arborant un 406, ce qui signalait une panne.

Du train suivant où était Régis, on entendit, au bout d’un quart d’heure, le chef de station donner deux coups de corne. Presque aussitôt, devant eux, le train s’ébranla. À leur tour, ils entrèrent en gare.

L’ombre de leurs deux sexes se fit mobile et chaude. Comme si l’afflux de nouveaux voyageurs pressés en grappes compactes autour d’eux créait la consistance de leurs corps…

Imperceptiblement, Régis se baissa. Debout comme pour mieux le palper, la femme se cambra, tête immobile. Le poing fabuleux battit les lèvres de la vulve, le toucha comme une caresse de tunnel, s’y enfonçant avec ravissement…

Ils avaient quitté la foule, étaient seuls, tout seuls – avec les heurts de leurs flancs transformés en pierre sensible.

Savourant l’insolite, leurs sensations interdites devenaient mouvements, gestes, complicités surtout – ensorcelés désormais. Et ils se retrouvaient toute une histoire, se recomposaient un futur sans cesse vécu, mais jamais

épuisé. Par-delà la raideur de leurs têtes, les études de leurs regards, le délire où se délectait le jeu de leurs tremblements, ils avaient l'esprit engourdi de bonheur.

Le journal était à leurs poitrines une couverture sensuelle, et la femme, yeux mi-clos par-dessus les caractères, y permettait de longues courses à son regard de vague joueuse : en indolences dont elle revenait éblouie pour donner, par surprise, un grand coup de bassin aux reins arqués de l'homme…

Ils n'avaient jusqu'alors proféré le moindre mot, n'osant rompre les paroles intérieures dont ils jouissaient déjà, comptant sur l'attrait de ce dialogue invisible pour aller à la découverte des chemins bizarres de leur pays de chair.

Les formes de succion de leur sexe se frôlaient, entraient en collision, luttaient, s'incurvaient, avant de briser leurs lignes suspendues à un détour, à un souple mouvement – rond – de l'aine. Et ils ne savaient plus d'où venait, où allait l'eau de cette saveur intime qui grondait en eux, longeant les murs de lait brun de leurs cuisses – faites avec la terre même d'une route d'oasis… Eau, sombre et rêvée, que le soleil en eux ardent couve des averses de son volètement de silences, de souffles légers, et de ce frémissement fiévreux – battement de sang dans les veines affolées de tempête.

Il y a tout à coup une crispation sur le visage de la femme, qui se mord la lèvre inférieure, rouge, dure et charnue.

Sa tête était toujours immobile : par ses narines, larges ouvertes, elle aspirait de sifflantes bouffées d'air. Ses flancs vibraient contre Régis, et d'un bloc elle se raidit, fort, très fort, reins secoués de spasme.

Brusquement, ce fut la brûlure d'une sorte de fièvre heureuse, un écarquillement à peine perceptible de ses prunelles qui s'avivent, un affaissement de son corps. Quelque chose de puissamment chaud gicla, nettement audible. Les flancs de la femme allaient s'endormir, quand Régis se fit plus sec, plus nerveux, plus impérieux, laissant son sexe protester, s'affirmer, se désoler dans l'orgasme de la femme, qui crispa brusquement ses membres. Ce fut au même moment chez l'homme et la femme une secousse si impétueuse qu'ils en eussent crié, s'ils avaient pu crier dans cette foule. Ils se prirent la main, la serrant, malaxant à deux le couteau à

cran d’arrêt, comme pour affirmer à ce complice qu’ils vivaient, qu’ils lui savaient gré de leurs frissons, voulaient les y fixer, s’en imprégner, imposer le souvenir de leur possession à leur corps, le retenir.

Puis, à nouveau absorbés par le balancement rythmé du train, ils s’appliquaient simplement à se savourer dans cette grinçante agonie. À chaque arrêt du métro, ils renaissaient de la nouveauté d’une étape inconnue : en raison des surprises sans cesse ressuscitées par les mouvements de foule. Et ils replongeaient dans l’examen minutieux et caché de découvertes dont le goût inépuisablement se modifiait.

Deux fois de suite, Régis prit la femme, dont l’orgasme silencieux se trahissait par cette fixité terrifiante des ombres nocturnes qui balayaient son regard abreuvé de néon. À chaque fête, ses reins goûtaient, sous les griffures des ongles de Régis, la recrudescence délicate et voluptueuse dont se fortifiait leur désir, qui se troublait de sa renaissance. Bien-être uniforme et sans parole, entraînant comme une haleine de mer : forte, indivise, dans ce bel aspect fervent du plaisir…

À présent, ils demeuraient sans rien faire, les mains mollement enlacées autour de l’arme blanche, yeux errants sur les lignes du journal. Puis, comme gênés par les mouvements d’épaules de voisins qui cherchaient à gagner la sortie, ils avaient l’air de relire pour mieux les comprendre, les même lignes du même journal.

Régis caressait le poignet menu de la femme, laissant les ongles de sa compagne griffer la déchirure du pantalon, puis, passé le slip, aller et venir autour des anses du bassin. À la fin, ils levèrent les yeux, se dévisageant.

Comme pour se boire.

La grotte. La grotte de l’inconnue. Sa grotte molle et accueillante. Sa grotte parcourue d’ondes perverses, que lèche à coups de butoir le pénis. Gorgé de patience. Sanglé de gestes délicats. Claques de bas-ventre. Silence. Puis une autre aussitôt après. Labourant le col. Voletant autour du clitoris, guidé par la main de l’amoureuse. Avec en écho les sursauts épais, lents, de hanches jamais repues. Quelque chose crépita. Éclat liquide de l’émail de leurs dents, qui crissent. Leurs visages s’étirent. La bouche se tend, et retombe. Les secondes passent. Il faut que le coït ne se résigne jamais à être long. Mais insoutenable de force et de douleur. Brutal comme la sensation de devoir jeter devant soi le poing. Avec des mouvements

nécessaires pour parer les coups qu'assène l'assouvissement provisoire de la faim du sexe. Sueur, ruisselant sur le visage immobile de la passagère. Corps arqué, bandé, tendu tel un jonc de marbre lisse, elle regardait le toit de métal du compartiment, buvant à larges bouchées le silence. Sans rien voir. Une colonne de veille montait en elle comme une douce fumée.

Extrait des *Mille et Une Bibles du sexe*, 1969,
publié sous le pseudonyme Utto Rodolph

Nouvelles du Mali

© 2008 Ousmane Diarra, Sirafily Diango, Alpha Mandé Diarra et Moussa Konaté, et © 1969 Yambo Ouologuem
© MAGELLAN & Cie 2008

This file was downloaded from Z-Library project



Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library